ALCIDONIS,

OU

LA JOURNÉE

LACÉDÉMONIENE.

COMÉDIE EN TROIS ACTES,

AVEC INTERMEDES.

Prix, 30 sols.

À PARIS,

Chez LACOMBE, Libraire, Quai de Conti.

M. D. CC. LXVIII.

Avec Approbation, & Permission du Roi.

PERSONNAGES.

ELATÉS, *premier Ephore de Sparte.*

EUCRATÉS, *Spartiate.*

ALCIDONIS, *Athénien.*

FRONTON, } *Esclaves.*
DAVE. }

EUPOLIE, *femme d'Elatès.*

GLICERIE, *Amante d'Alcidonis.*

NERINE, *Affranchie de Glicérie.*

La Scène est dans la place de Sparte, qui n'est ornée que d'arbres & entourée de cabanes, celle d'Elatès est d'un côté de la place, celle d'Eucratès de l'autre.

On doit voir dans le fond le fleuve Eurotas.

Dans cette Pièce, les mœurs de Lacédémone sont peints d'après Plutarque, dans la vie de Licurgue & ailleurs.

ALCIDONIS,
OU
LA JOURNÉE
LACÉDÉMONIENE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

ALCIDONIS, DAVE.

ALCIDONIS.

C'EST ici que nous devons la trouver, si le Patron du Navire ne nous a point trompé..,. Dave, que je suis troublé! .. Doute cruel! éclaircissement redoutable!... Dieux, quel mystere

vais-je pénétrer ! . . Ah ! Glicérie, pourquoi me fuir ? pourquoi vous échapper d'Athènes avec tant de précipitation ! . . . Que cherchez-vous à Lacédémone ? . . . Quel peut être le fens de ce billet fatal [*Il tire le billet de fon fein*] fi fouvent arrofé de mes larmes ? [*il lit.*] » Je pars, » Alcidonis, le devoir m'appelle : peut-être me » condamnera-t-il à ne plus vous voir : oubliez, » s'il fe peut, la malheureufe Glicérie, qui ne » vous oubliera jamais, vivez heureux fans elle, » puifque le fort n'a pas voulu qu'elle fût à » vous. « Elle m'aimoit, Dave, fa belle bouche ne m'en avoit jamais fait l'aveu ; mais j'avois ofé le deviner dans fes regards. Sa main me le confirme, & la cruelle fe dérobe hélas, peut-être pour toujours à ma vue . . . [*il relit.*] » Le fort » n'a pas voulu qu'elle fût à moi ? « Par quelle Loi fatale s'oppofe-t-il donc à mon bonheur ? . . . Veuve du Philofophe Arifte, maîtreffe d'elle-même & d'une fortune, dont je n'ai que faire, qui peut l'empêcher de me donner fa main, s'il eft vrai qu'elle m'ait donné fon cœur ? . . . Non, Dave, non, je ne puis plus vivre dans cette cruelle incertitude ; les vents & les matelots ont fervi mon impatience, elle n'eft arrivée qu'à l'entrée de la nuit avec Nérine, fon affranchie, c'eft ici qu'on l'a conduite . . . Je veux diffiper

ces ténebres. Je veux la voir, connoître tout mon malheur & mourir s'il le faut... L'aurore se leve à peine, j'ignore laquelle de ces maisons elle habite, nul mortel ne paroît encore, tout conspire à redoubler mon inquiétude!

DAVE.

Voilà comme la jeunesse prend toujours plaisir à se tourmenter elle-même... Vous commencez par vous désespérer sans savoir pourquoi.... Vous aimez Glicérie, elle vous aime, cela n'est pas malheureux; elle vous fuit, & vous allez la rejoindre, autre bonheur.

ALCIDONIS.

Mais ce voyage à Lacédémone, cette lettre, cet adieu barbare, ... conçois-tu?

DAVE.

Moi, Seigneur, que je comprenne! & par quel art, s'il vous plaît? Les femmes ne sont-elles pas toutes des énigmes inexplicables? Nos Athéniennes sur-tout en savent si long... Qui peut deviner tous leurs manéges?.... Cependant, si j'osois dire mon avis....

ALCIDONIS.

Eh bien!

DAVE.

Vous êtes noble, jeune, riche, aimable: Gli-

cérie eſt veuve, un peu plus âgée que vous, d'une fortune médiocre, d'une naiſſance obſcure... On vous voit amoureux, fou; on n'eſt pas fâché d'achever de vous tourner la tête; on fait ſemblant de fuir, mais un petit billet vous inſtruit du départ... On ne vous dit pas maladroitement, nous allons à Sparte, mais on s'embarque à la vûe de tout le monde dans un vaiſſeau Lacédémonien. Vous le ſçavez une heure après, vous faites appareiller un autre navire, nous forçons de voiles, vous arrivez preſque en même-temps,... ma foi l'intrigue n'eſt pas mal conduite; & ſans être un habile homme... j'en devine déja le dénouement... Par Hercule... qu'elle eſt ruſée!

ALCIDONIS.

Quelles idées! quels ſoupçons injurieux!... eſclave, qu'on apprenne à reſpecter.

DAVE, *ſérieuſement & affectant le reſpect.*

Seigneur, tout ce qu'il vous plaira... je n'ai pas encore l'honneur de connoître l'ame de votre Glicérie; tout ce que j'en ſçais, c'eſt que c'eſt un joli minois, & votre Maître le Philoſophe Ariſte, étoit, ma foi, bien lotti pour un homme de ſa ſorte... Malepeſte, il en ſçavoit plus long

ſur ce chapitre que feu Socrate ... La taille majeſtueuſe ... un air de douceur & de dignité ... des yeux! ..

ALCIDONIS.

Mais tu ne l'as point vue depuis que tu m'appartiens.

DAVE.

Non, Seigneur, vous ne m'avez acheté que la veille de ſon départ & du nôtre; mais j'ai tant ſervi de nos jeunes Philoſophes, diſciples comme vous du bon homme Ariſte : vous n'étiez pas le ſeul qui fiſſiez plus d'attention aux charmes de l'épouſe, qu'aux leçons du Maître; & moi qui fus toujours honoré de la confidence de mes Patrons, j'en entendois réciter cent merveilles. Ma foi, ſoit dit ſans vous flatter, tout le monde s'accordoit pour dire qu'elle eſt auſſi ſage que belle. J'ai eu le bonheur d'appartenir aux plus grands fanfarons d'Athènes, aux plus intrépides fabricateurs de chroniques ſcandaleuſes ... jamais leur langue médiſante ne s'eſt égayée ſur le compte de votre Glicérie. J'ai bonne mémoire; d'ailleurs, en homme d'ordre, j'ai mon catalogue de femmes affichées, ou qui méritent de l'être, ... Orné de mille petites anecdotes charmantes; quelque jour, Seigneur, vous pourrez vous en amuſer ... J'en ai tant vu depuis que

j'ai l'avantage d'être auſſi moi, ſans vanité, un de nos eſclaves à la mode.

ALCIDONIS.

Oui! & d'où te vient donc cette célébrité?

DAVE.

Oh! vous le ſçavez bien, vous ne m'auriez pas acheté ſi cher à la mort de mon dernier Maître.

ALCIDONIS.

On m'a vanté ton eſprit, ton adreſſe, ta gaieté. Mais pourquoi tant de Maîtres? Ce changement eſt ſuſpect, on garde un bon Eſclave, & pour prix d'un long ſervice, on lui donne la liberté.

DAVE.

Bon pour vos Ancêtres, Seigneur, mais à préſent c'eſt toute autre choſe. L'aimable Nobleſſe Athénienne ſe dépêche de vivre. Nos Laïs, nos Phrinés, le vin de Chio, les veilles, les plaiſirs de toutes ſortes, vous les expédient avant leur ſixiéme olympiade. Ils ne laiſſent après eux ni héritiers ni héritage, c'eſt la régle. Mais en récompenſe force Eſclaves très-leſtes, des meubles charmans, des bijoux du dernier goût, & beaucoup de créanciers qui font tout vendre. Un autre Elégant nous achete pour apprendre de nous à ſe ruiner & à ſe tuer déli-

cieusement. Tel est, Seigneur, mon histoire & celle des Philosophes du bel air que j'ai eu le bonheur de servir, nouvellement échappés comme vous de l'Ecole du vieil Ariste.

ALCIDONIS.

Ils te parloient des charmes & de la vertu de Glicérie?

DAVE.

Oui, Seigneur, & tous sur le même ton... c'étoit de l'enthousiasme,

ALCIDONIS.

Où donc avois-tu pris cette idée qui vient de révolter ma délicatesse?

DAVE.

Ma foi, Seigneur, dans Athènes on ne peut pas servir longtemps les hommes à la mode, sans connoître beaucoup de jolies femmes, & plus on connoît ces animaux-là, plus on apprend à s'en défier. Il n'est rien de tel que nous autres Esclaves, confidens des bonnes fortunes, pour *percer à jour* les coquettes, les prudes, les femmes habiles, les Philosophes mêmes; nous ne sommes duppes ni des déhors, ni des grimaces, ni de l'étalage des beaux sentimens; on sait la valeur intrinséque de toute cette monnoie-là... Je crois à présent, puisque vous le voulez, que le ciel

a fait exprès pour Ariſte & pour vous une eſpèce de prodige ... Mais je n'étois pas obligé de le deviner. D'ailleurs j'ai vû tant d'honnêtes femmes prétendues en jouer le jeu comme elle en public, mais dans le ſecret ...

ALCIDONIS.

Trève à ces diſcours, & que jamais de pareilles comparaiſons ...

DAVE.

Briſons-là, Seigneur, ne parlons plus d'Athènes; vous voilà dans Lacédémone, que ne vous occupez-vous en attendant que quelqu'un vienne à contempler les magnificences de cette Ville, qui ſe vante d'être la premiere de la Gréce? Que dites-vous de cette Place & de ces Palais? Par Hercule! chez moi, ſi le plus chétif Village reſſembloit à cette capitale, ſes Habitans en rougiroient de honte.

ALCIDONIS.

Chez toi des Eſclaves naiſſent dans leurs Palais, ici des hommes libres dans leurs cabannes.

DAVE.

Mais votre Athènes n'a-t-elle pas conſervé ſa liberté? Les plaiſirs & les arts y règnent encore plus que dans notre Aſie, & vous n'en êtes

pas moins les rivaux de la Puiſſance Spartiate.

ALCIDONIS.

D'autres lieux, d'autres loix, d'autres mœurs; peut-être notre luxe, nos ſpectacles, nos jeux, perdroient Lacédémone; peut-être les uſages des Spartiates nous rendroient trop farouches & totalement inſociables.

DAVE.

Encore paſſe pour celui-là... Philoſophe, comme vous êtes, j'entends Philoſophe raiſonnable (car il en eſt aujourd'hui parmi vous de toute eſpèce) un peu dépité contre le ſort, j'avois peur que vous n'allaſſiez prendre goût aux bizarreries de ce Peuple-ci & à leur vie ſauvage... Franchement, Seigneur, ſi vous vous accoutumiez au bain de l'Eurotas que voilà ſans doute, & à ce maudit ragoût qu'ils appellent la ſauce noire, je crois qu'il m'en couteroit fort pour me ſtiler au ſervice des Hilotes... autant vaudroit m'enterrer tout vif.... [*joignant les mains.*]
... Dites-moi, là, bien vrai, mon cher Maître, je vous en conjure, par Neptune que vous avez invoqué tantôt de ſi bonne grace, & qui vous a ſi bien ſervi. Si votre Glicérie, veuve du ſage Ariſte, avoit pris une paſſion philoſophique pour Lacédémone, ne feriez-vous point tenté d'y demeurer avec elle & de vous faire Spartiate pour l'épouſer?

ALCIDONIS.

Ne crains rien, elle eſt étrangere ici comme moi, leurs Loix ne nous permettent pas d'y vivre. Mais c'eſt-là ce qui m'inquiette. Quel motif a pû la conduire ici?

DAVE.

C'eſt-là préciſément ce qui doit vous raſſurer. Si votre Glicérie s'étoit envolée dans les murs d'Ephéſe, de Corinthe ou de Millet, vous auriez à craindre quelque rival dangereux; la femme la plus ſage a ſouvent bien de la peine à réſiſter au torrent de l'exemple dans ces Villes polies & délicieuſes, où règnent, comme dans Athè-nes, l'intérêt & la volupté, les deux grandes & ſuprêmes Divinités du beau monde. Mais à Sparte, la coquette la plus décidée ſeroit obligée de devenir honnête en dépit d'elle-même; & jamais l'intérêt de votre amour.... mais quelqu'un vient... J'entends du bruit.

ALCIDONIS.

C'eſt à cette porte... On ouvre...

SCENE II.

ALCIDONIS, DAVE, NERINE.

DAVE.

CHUT, c'eſt une femme ... Ma foi ſa parure n'eſt pas d'un mauvais goût. Je n'aurois pas cru que les filles de Lacédémone....

ALCIDONIS, *avec tranſport.*

C'eſt Nérine ... quel bonheur ! mon enfant ! Où eſt-elle ? que fait-elle ? pourquoi êtes - vous parties ? où allez-vous ? que deviendrai-je ? Parle-donc, n'as-tu rien à m'apprendre ?

NERINE.

Que je ſuis agréablement ſurpriſe ! C'eſt vous, Seigneur Alcidonis ! eh quel Dieu vous tranſporte ici ?

ALCIDONIS, *avec précipitation.*

L'amour, ma chere Nérine. Mais Glicérie ?...

NERINE.

Elle eſt dans cette maiſon chez le ſage Eucratès, l'ami du Philoſophe Ariſte, qui fut autrefois l'Ambaſſadeur de Sparte dans Athènes ; nous arrivâmes hier au coucher du ſoleil, il faut que vous ayez fait, pour nous ſuivre, une diligence incroyable.

DAVE.

Oh! je t'en réponds, auſſi ſuis-je tout rompu du cahotement de la barque.

ALCIDONIS, *rêveur & inquiet.*

Mais Nérine, quel eſt le motif de ce départ ?

NERINE.

J'ignore encore tous ſes deſſeins, vous ſavez qu'elle étoit affectée depuis longtems d'une douleur cachée.

ALCIDONIS.

Hélas! je fais mille vains efforts pour en pénétrer la cauſe.

NERINE.

Vous l'auriez appriſe plutôt que tout autre, ſi ſon ſecret eût été de nature à le confier.

ALCIDONIS.

Tu le crois, Nérine?

NERINE.

Eh, oui, Seigneur, je vous l'ai dit cent fois. Ma Maîtreſſe n'aime que vous, elle vous chérit bien plus que vous ne croyez & quelle ne le croit elle-même, c'eſt vous ſeul qu'elle a regretté dans Athènes.

ALCIDONIS.

S'il en est ainsi, pourquoi donc me fuir ?

NERINE.

Vous avez vû ce Capitaine de Navire qui nous a conduit ici.

ALCIDONIS, *un peu troublé.*

Oui... je l'ai vû chez Glicérie... Eh bien?...

NERINE.

Il apportoit une lettre à ma Maîtresse... A peine eût-elle jetté les yeux sur cet écrit, qu'elle s'évanouit entre mes bras. Ce n'étoit ni la douleur, ni l'effroi, c'étoit un sentiment plus agréable, mais confus, qu'elle a toujours conservé depuis jusqu'à présent, un mélange de joie, d'empressement, d'inquiétude : à peine eût-elle repris ses sens, troublés par les premieres atteintes, qu'elle conjura le Capitaine de la transporter ici le plus promptement qu'il lui seroit possible... Elle vendit sur-le-champ tout ce qu'elle possédoit de la succession d'Ariste, sa petite maison, son jardin, son champ, sa vigne... son plan d'Oliviers... meubles, habits, bijoux, tout fut expédié dans le plus grand mystère ; elle vouloit me congédier, mais je me suis obstinée, & c'est en dépit d'elle que je l'ai suivi jusqu'ici.

ALCIDONIS.

Sparte ſera donc le terme de votre fuite?

NERINE.

Je crois que oui, mais ſon impatience eſt extrême, elle a devancé le lever de l'Aurore, elle m'envoie dans cette maiſon [*en montrant la maiſon.*] qui fait face à la nôtre. C'eſt-là que demeure Elatès, le premier Ephore de Lacédémone; elle veut l'entretenir. Va, Nérine, m'a-t-elle dit, je ne puis plus attendre, c'eſt de là que dépend tout mon ſort... En diſant ces mots, elle comptoit avec attention l'or & l'argent qu'elle apporte d'Athenes, & qu'elle a pû recueillir, en vendant à la hâte tout ce qu'elle y poſſédoit... Ma foi, Seigneur, c'eſt bien dommage, elle étoit preſſée d'avoir de l'argent, de vilains uſuriers l'ont rançonnée ſi cruellement, qu'elle n'a pas eû de ſes effets le quart de ce qu'ils valoient.

DAVE.

Le quart! c'eſt encore bien modeſte, elle a eu le bonheur de paſſer par les mains des plus maladroits du corps... J'en connois tels qui ſe feroient une conſcience de donner à une femme preſſée d'argent, plus d'un dixieme de la valeur de ſes nipes.

ALCIDONIS

ALCIDONIS, *rêveur.*

Tout ceci me confond... quoi, Nérine, tu ne peux donc m'en apprendre davantage ?

NERINE.

Non, Seigneur ; je cours chez Elatès.

ALCIDONIS.

Mais, au moins, je pourrai la voir &...

DAVE.

La voir, Seigneur ? en ce moment ? vous n'y penſez pas, je ne vous laiſſerai point commettre une pareille imprudence.... mon honneur y ſeroit compromis... puiſque vous m'avez fait le confident de votre amour... je réponds des ſuites... Vous ne verrez point encore Glicérie.

ALCIDONIS.

Pourquoi ?

DAVE.

Pourquoi ? on voit bien que vous êtes encore novice & que vous avez grand beſoin de mes leçons. Si vous avez envie d'éclaircir toute l'intrigue de ce voyage ; le pire de tous les moyens ſeroit de vous montrer, puiſqu'on eſt réſolu de vous en faire un myſtère... rapportez-vous en à mon expérience. On voit ſouvent plus qu'on ne veut, & ſouvent auſſi on ſe fait voir mal-à-

propos. Laiſſez-moi marcher le premier, prudemment à la découverte. Je vous donnerai des nouvelles, & vous paroîtrez quand il en ſera temps.

ALCIDONIS.

Que prétends-tu donc faire ?

DAVE.

Vous allez voir... C'eſt ici que vous commencerez à connoître mon mérite... [*à Nérine*] Ta Maîtreſſe ne me connoît point.

NERINE, *le regardant.*

Non, je penſe... tes traits cependant ne me ſont pas inconnus.

DAVE.

Pour toi c'eſt une autre affaire ; mais ſûrement, Glicérie ne ſait point que j'appartiens au Seigneur Alcidonis... C'eſt là-deſſus que j'arrange mon ſyſtême... Je te ſuivrai ; tu me préſenteras.

NERINE.

En quelle qualité & ſous quel prétexte ?

DAVE.

Te voilà bien embarraſſée. Je ſerai ton frere... tu me trouves à Lacédémonne nouvellement affranchi comme toi... [*vers Alcidonis.*] Il ne

tiendra qu'à vous, Seigneur, que cet article-là soit vrai.

ALCIDONIS.

Qu'à cela ne tienne, si j'obtiens la main de Glicérie, je te promets la liberté.

DAVE, *avec transport.*

Vous l'épouserez, Seigneur... Dave vous en répond, & j'en jure par ma nouvelle sœur.

ALCIDONIS.

Tu seras donc le frere de Nérine? Eh bien?

DAVE.

J'offrirai mes services à Glicérie, j'observerai toutes ses démarches, je pénétrerai ses sentimens, & je vous ferai part de toutes mes découvertes; allez, j'ai déterré bien d'autres secrets, laissez-moi faire, vous m'attendrez chez le Patron de notre barque, prenez courage: vous saurez bientôt à quoi vous en tenir.

ALCIDONIS.

Mais, dois-je confier ainsi....

NERINE.

Oui, Seigneur; le conseil me paroît assez prudent, il est plus sage que vous attendiez d'être mieux instruit, pour vous présenter devant elle, vous pourriez, en ce moment, ou la gêner, ou l'affliger.

ALCIDONIS.

Nérine, je me repose sur ton amitié; seconde, je te prie, les efforts de cet adroit esclave... [*à Dave.*] Ne tarde pas au moins à m'apporter de ses nouvelles. Tout est précieux à mon impatience, tout paroît important à l'amour allarmé.

DAVE.

Laissez-nous faire.

NERINE.

Vous savez, Seigneur, que je suis à vous, autant qu'à Glicérie, vos cœurs sont trop bien unis pour que vos intérêts soient contraires.

SCENE III.

DAVE, NERINE.

DAVE, *à part, regardant Nérine avec attention.*

J'AI vu quelque part ce minois fripon.

NERINE, *à part, regardant de même.*

Voilà une physionomie qui n'est pas neuve pour moi.

DAVE, *à part.*

Assûrément c'est elle. [*à Nérine.*] La char-

mante Nérine n'eût-elle pas autrefois le nom d'Amarille, chez le vieil Aréopagite Polidore?

NERINE.

D'Amarille?... Oui, vraiment... Seriez-vous le jeune Palémon de la prude Héliante, sa trop maligne épouse?

DAVE.

Tu l'as dit, mon enfant... que d'heureux jours nous avons coulé l'un & l'autre dans la maison de Polidore! maudit soit le démon de la jalousie qui nous en fit chasser! Tes charmes naissants commençoient à dérider le front sevére de l'Aréopagite, tandis que sa fiere moitié prenoit le charitable soin d'instruire ma timide jeunesse... la mode ne faisoit que commencer parmi les honnêtes-gens d'Athènes... on avoit la sottise d'en rougir & de craindre l'éclat... on croyoit encore aux bonnes mœurs, on les regardoit comme un des devoirs des gens en place... Qu'on est bien revenu depuis de ces antiques erreurs!.. Oh! notre ville se police & se perfectionne tous les jours!

NERINE.

Dis plutôt qu'elle se corrompt & se déshonore de plus en plus aux yeux de toute la Gréce, par la dissolution affreuse qu'on souffre dans tous les ordres de la République.

DAVE, *d'un air mocqueur.*

Ah ! tu moralises aussi toi . . . mille excuses à la respectable Nérine, j'oubliois qu'il n'est plus d'Amarille, & que j'ai l'honneur de parler à l'Affranchie d'un Philosophe.

NERINE.

Nous n'avons pas de temps à perdre . . . c'est ici la maison de l'Ephore Élatès, frappons.

DAVE, *la retenant.*

Mais il est bien matin pour avoir audience d'un grand Seigneur.

NERINE.

Bon ! tu crois que c'est ici comme chez nos importans d'Athènes ; frappe, te dis-je.

SCENE IV.

ÉLATÉS, DAVE, NERINE.

ÉLATÉS.

QUE veut-on ?

NERINE.

Nous voudrions sçavoir à quelle heure il sera possible aujourd'hui d'obtenir audience du Seigneur Élatès, premier Ephore de la République.

ÉLATÉS.

Parle.

NERINE, *ſe troublant.*

Eſt-ce au Seigneur Élatès lui-même que?...

ÉLATÉS.

Oui.

DAVE, *à part, mais un peu haut.*

Peſte, qu'il eſt matinal, mais qu'il a l'air froid!

ÉLATÉS.

à Dave impérieuſement, Paix.... *à Nérine gracieuſement.* Eh bien?

NERINE, *tremblant.*

Seigneur,... une jeune Dame Athénienne, dont je ſuis l'Affranchie, & qui loge ici près, chez le Seigneur Eucratès, nous avoit envoyé demander à vos Gens quel ſera le moment favorable où vous aurez la commodité de l'entendre.

ÉLATÉS.

Tout à l'heure.

NERINE.

Seigneur, nous courons l'avertir, *Elatès rentre.*

DAVE.

N'oublie pas que je ſuis ton frere.

NERINE.

Laiſſe faire... Mais voici ma Maîtreſſe qui ſort, qu'elle eſt impatiente!

SCENE V.

GLICERIE, EUCRATES, NERINE, DAVE.

GLICERIE, *à part.*

NERINE tarde longtemps... Vous sortez, Seigneur Eucratès, vous me refusez donc votre recommandation auprès de l'Ephore Élatès?

EUCRATÉS.

On ne recommande point ici, Madame.

GLICERIE.

Si vous êtes sensibles à l'amitié, pourquoi lui refusez-vous ces bons offices?

EUCRATÉS.

Ils sont inutiles ou injurieux.

GLICERIE.

Je ne comprends, Seigneur, ni l'un ni l'autre.

EUCRATÉS.

Solliciter; suppose injustice on paresse.

GLICERIE.

Quoi! Seigneur! ne peut-on pas ici comme ailleurs, accélérer l'expédition du Jugement le plus équitable? Il faut rendre justice à tous, sans doute; mais il est certaine préférence pour l'or-

dre des temps, qui peuvent s'accorder, & qui ne s'exigent point.

EUCRATÉS, *en souriant.*

Propos d'Athènes... Nous ne laissons jamais attendre la justice à personne.

GLICERIE.

Mais, Seigneur, c'est une grace que j'attends du Seigneur Elatès comme personne privée; ce n'est point une justice que je lui demande comme au chef de vos Magistrats.

EUCRATÉS.

Il faut donc lui laisser tout le mérite du bienfait ?

GLICERIE.

Mais il peut refuser aux prieres d'une inconnue, ce qu'il accorderoit sans peine à vos instances... mille pardons, Seigneur, si je vous presse encore; mais tout mon bonheur dépend du succès...

EUCRATÉS.

Elatès ne vous refusera donc que l'impossible.

GLICERIE.

Je l'espere de la vertu Spartiate. Fassent les Dieux... Eh bien Nérine !

NERINE.

Madame l'Ephore vous attend. On devroit

bien envoyer à l'école ici nos importans d'Athènes, qui font morfondre impitoyablement le pauvre peuple, des jours, des mois, des années entieres sous leurs portiques, pendant qu'ils s'amusent à des riens, souvent à quelque chose de pis qu'à des riens ...

GLICERIE *à Eucratès.*

Je puis donc, Seigneur, sans indiscrétion ?

EUCRATÉS.

Sans doute ... Toujours occupés, mais toujours accessibles, voilà nos Magistrats, Madame.

DAVE.

Ah! par ma foi, c'est le contraire des nôtres. Les plus oisifs sont toujours les plus invisibles.

Eucratès sort.

GLICERIE, *à Nérine.*

Quel est cet Esclave?

DAVE

Madame, permettez que Palémon, frere de Nérine, votre Affranchie.

GLICERIE.

C'est votre frere, Nérine?

NERINE.

Madame, c'est Palémon, que je retrouve après

plus de vingt ans d'abſence, ſon Patron vient de lui rendre auſſi ſa liberté, & je rends graces aux Dieux qui nous réuniſſent.

DAVE.

Madame, ſi mes ſervices...

GLICERIE.

Soyez heureux, mes enfans. Plût aux Dieux qu'il me fût permis d'y contribuer!... Eloignez-vous un moment... Frappons... tous mes ſens ſe troublent...

DAVE, *à part, à Nérine.*

Ecoutons, ſans paroître faire attention à leurs diſcours.

NERINE.

Oui, mais prends garde...

DAVE.

Va, j'ai l'oreille bonne & j'entends à merveille, ſans faire ſemblant de rien.

SCENE VI.

DAVE & NERINE, *à quartier.*
ELATÉS, GLICERIE.

ELATÉS.

ÊTES-VOUS cette Athénienne ?

GLICERIE.

Oui, Seigneur ... je ſuis cette Etrangere qui viens implorer vos bontés, & vous demander une grace, d'où dépend tout mon ſort.

ELATÉS.

Expliquez-vous avec confiance.

GLICERIE.

Vous avez, Seigneur, à votre ſervice depuis deux mois, un eſclave ſur le retour de l'âge, qu'on appelle ici Fronton, & qui vous fut vendu par un Marchand Cartaginois.

ELATÉS.

Il eſt vrai.

GLICERIE.

Seigneur, cet eſclave eſt mon pere, il eſt né dans la Thrace, d'un ſang qui n'étoit pas fait pour la ſervitude... Des Pirates cruels ravagèrent notre Patrie... Ma mere périt dans ce

désastre. Mon pere fit en vain des prodiges de valeur pour la défendre : percé de mille coups, il ne vouloit pas survivre à son malheur ; mais son sang épuisé & ses forces éteintes, lui firent trouver des fers, au lieu de la mort qu'il cherchoit. Nous fûmes la proie des vainqueurs. J'étois jeune alors, & j'avois à peine assez de raison pour comprendre le changement de notre sort. Les Pirates nous séparèrent. Mon pere, captif dans les vaisseaux qui servent aux brigands de forteresses, d'héritages & de Patrie, erra de mers en mers, sous le joug de ces barbares. Quelques foibles attraits me procurerent une destinée plus heureuse ; les Pirates me vendirent à ces infâmes qui trafiquent par toute la Grèce de la liberté des hommes & de la pudeur de notre sexe ; mais la chaste Diane, Déesse de ma Patrie, a pris soin de conserver ma vertu. Le sage Ariste fut mon premier & mon unique Maître, il prit plaisir à former lui-même mon esprit & mon cœur, & satisfait de son ouvrage, il répara l'injustice du sort, il ne dédaigna point de me donner la main.

ELATÉS.

Vous êtes donc libre & femme du Philosophe Ariste ?

GLICERIE.

Oui, Seigneur, je la fus; rien ne manquoit à mon bonheur, que de retrouver mon pere & de briser ses fers. Ariste partageoit avec moi des sentimens si conformes à ses leçons. En combien de lieux differens n'avons-nous pas fait chercher? soins inutiles! les Pirates impitoyables l'ont retenu dans dans leurs vaisseaux, tant qu'il a conservé des forces pour le travail de la mer... Ariste est mort, Seigneur, il m'a laissé deux ans pleurer mon Epoux & mon pere; mais enfin la vieillesse l'a délivré de ses Maîtres inhumains, ils l'ont vendu près des colomnes d'Hercule à ce Marchand Cartaginois, de qui vous le tenez. Ariston l'a reconnu, il lui a parlé de sa fille, & s'est empressé de m'apporter lui-même une lettre de mon pere qui m'instruisoit de son sort... J'accours, Seigneur, pour le soulager... Je ne suis pas riche; mais tout ce que je posséde est à l'auteur de mon être; puis-je vivre heureuse en liberté, pendant qu'il est esclave?

ELATÉS, *à part.*

Oh nature! oh vertu! vous êtes de tous les Pays & de tous les Etats! [*à Glicérie.*] Madame, dès-aujourd'hui, si je puis, vous serez satisfaite.

GLICERIE.

Si vous pouvez, Seigneur ?... Quoi ! la délivrance de mon pere ne dépend-elle pas de vous ſeul ?

ELATÉS.

Non ; mais d'Eupolie mon Epouſe.

GLICÉRIE.

J'irai, Seigneur, j'irai ſans doute embraſſer les genoux de la reſpectable Eupolie ; mais vous pourriez déja me donner l'aſſûrance de mon bonheur ... vous êtes le maître, ſans doute ...

ELATÉS.

Les Dames de Lacédémone regnent dans leurs maiſons.

GLICERIE.

Oui, Seigneur, par la douceur & la perſuaſion; mais les hommes ont, ſans doute ici, comme ailleurs, la force & l'autorité.

ELATÉS.

A nous ſeuls le ſoin de la République : à nos femmes ſeules celui de notre domeſtique : c'eſt la Loi.

GLICERIE.

Accordez donc, Seigneur, à mon impatience que j'adreſſe, s'il ſe peut, ſur-le-champ, ma

priere à votre digne Epouſe; elle connoît la voix de la nature, elle n'y ſera pas inſenſible.

ELATÉS.

Eupolie préſide à l'aſſemblée des Lacédémoniennes, près du temple de Pallas.

GLICERIE.

Vous permettrez du moins que je puiſſe embraſſer mon pere, & le baigner de mes pleurs.

ELATÉS.

Il eſt à la ſuite d'Eupolie.

GLICERIE.

Pardonnez, Seigneur, j'ignore vos uſages & vos Loix, pourrai-je entretenir mon pere, pourrai-je, au moins, me raſſaſier de ſa vue?

ELATÉS.

Vous le pouvez, ma fille; des vœux ſi légitimes ſont agréés des Dieux & des hommes qui les révèrent... [*on entend le tambour.*] Ce bruit m'appelle... dans une heure nous ſerons libres, revenez, fille vertueuſe... [*Il rentre.*]

SCENE VIII.

GLICERIE, NERINE, DAVE.

GLICERIE.

NERINE, vous pouvez rentrer avec votre frere. J'irai ſeule au Temple de Pallas. [*Elle ſort.*]

NERINE, *à Dave.*

As-tu compris ?

DAVE.

Oui, c'eſt une bagatelle.

NERINE.

Cependant elle parloit avec beaucoup d'action.

DAVE.

D'accord, mais ce n'eſt pas une affaire bien difficile... Vous avez de l'argent, n'eſt-ce pas ?

NERINE.

Oui, nous avons tout vendu pour en avoir.

DAVE.

Il ne s'agit que d'acheter un vieil eſclave, Thrace de nation, qui n'a jamais ſçu, toute ſa vie, que ramer dans une Galere de Pirates. Ça ne doit pas être cher.

NERINE.

Ah ! que veux-tu dire?... un vieil eſclave Thrace, qu'en ferions-nous?... C'étoit bien la peine de traverſer la mer, de tout vendre à moitié perte aux uſuriers, pour faire une ſi belle acquiſition : va, tu radotes, mon pauvre Palémon.

DAVE.

Je ne radote point... Oui dea, qu'en ferons-nous?... Ah, ah... Vous êtes donc une hipocrite, Madame la Philoſophe? vous ne ſauriez qu'en faire, par ce qu'il eſt vieux?... Patience, vous en ferez votre Seigneur & Maître, & la charmante Amarille ſera trop heureuſe de lui faire agréer ſes ſervices.

NERINE.

Ah! finis donc, il n'eſt pas temps de rire : iras-tu conter ces ſornettes au Seigneur Alcidonis?

DAVE.

Oui, ſans doute, puiſque rien n'eſt ſi véritable.

NERINE.

La peſte ſoit de la Ville d'Athènes, où le ton du perſifflage & de la mauvaiſe plaiſanterie y a paſſé juſqu'aux Eſclaves, avec le reſte des manieres à la mode!

DAVE.

Quoi! tu te fâches & tu jure en moraliſant? fy,

cela n'est pas bien, pour une Suivante de la Philosophie.

NERINE.

Oui, tes verbiages m'impatientent à la fin, je n'y puis plus tenir.

DAVE.

C'est ta faute, que ne m'écoutes-tu jusqu'au bout... cet esclave Thrace...

NERINE.

Hé bien ?

DAVE.

C'est le pere de Glicérie.

NERINE.

Ma Maîtresse, fille d'un Esclave ? cela ne se peut.

DAVE.

Rien n'est plus vrai, tu sauras toute cette histoire. Je vais trouver mon Maître & l'amener en diligence. Oh la bonne nouvelle!... Parbleu, Monsieur Fronton, vous ne serez pas le seul Affranchi. Ça, Nérine, nous voilà libres... il faut faire une fin. Alcidonis épouse Glicérie; le cœur ne te dit-il pas quelque chose ?

NERINE.

Pas encore.

DAVE.

Tu mens, friponne... je lis cela dans tes yeux. Touche.

NERINE.

Nous verrons.

DAVE.

C'eſt tout vu, mon enfant.... tu ſeras ma femme. Je cours à mon Maître, au revoir.

PREMIER INTERMEDE.

Exercice Militaire.

On entend une marche, battue ſur une ſeule caiſſe, qui s'approche inſenſiblement, & l'on voit paroître d'abord un Officier de Troupes Etrangeres, en habit long, jaune, à franges, avec un bonnet & une aigrette, il marche l'épée à la main.

Il eſt ſuivi de deux ſoldats en tuniques brunes ou jaunes, avec des cuiraſſes, des caſques, des boucliers de fer tout uni, de longues épées & de longues picques.

Après les deux ſoldats, le tambour, en habit long, un bonnet & une aigrette.

Après le tambour, quatre autres ſoldats ſemblables aux deux premiers qui marchent deux à deux.

La troupe s'arrête à la porte d'Elatès. L'Officier entre, le tambour ceſſe de battre.

Deux Eſclaves ſortent de chez Elatès & placent au-devant de ſa porte une chaiſe de bois tout unie; on entend approcher peu-à-peu quatre fifres.

Elatès ſort & ſe place dans la chaiſe, ayant derriere lui l'Officier l'épée à la main & deux ſoldats derriere l'Officier, avec le tambour un peu à quartier.

Les quatre autres ſoldats ſe poſtent aux quatre coins de la Place.

On voit paroître une troupe de jeunes Lacédémoniens ; il ſeroit à ſouhaiter qu'ils fuſſent au moins ſeize, ſans compter le Chef & les fifres.

A la tête, un jeune Acteur répréſente le Chef. [*Critias.*] Il doit avoir des brodequins rouges, un habit militaire, à la Grecque, écarlate & fort court, le caſque, la cuiraſſe & le bouclier en cuivre bien luiſant, une épée fort courte au côté, & deux javelots auſſi très-courts dans la main droite : C'eſt l'habit de toute la Troupe.

Le Chef a pour marque de diſtinction un petit Etendart rouge qu'il porte de la main gauche ; il marche le premier, ſuivi de deux fifres, puis de jeunes Lacédémoniens, quatre à quatre.

Cette premiere Troupe eſt ſuivie d'une toute pareille de jeunes filles.

A la tête eſt une jeune Actrice, repréſentant *Euclia*, ſuivie de deux fifres & des jeunes Lacédémonienes, quatre à quatre ; l'habit & l'armure des filles eſt comme celui des hommes, à l'exception du panache qui eſt rouge ſur le caſque des jeunes gens & blanc ſur celui des jeunes filles, l'étendard d'*Euclia* eſt auſſi tout blanc.

Les deux Troupes font trois fois le tour de la Place, en défilant devant Elatès, d'abord quatre à quatre, puis deux à deux, puis un à un.

A chaque fois qu'elles paſſent devant l'Ephore, elles ſaluent des javelots, & les Chefs de l'Etendart.

Après la revue les deux Troupes ſe rangent au fond de la Place ſur deux lignes un peu ſerrées.

La premiere ligne eſt des jeunes gens, le Chef en avant,

au centre, les deux fifres, entre lui & sa troupe.

La seconde ligne est des jeunes filles, rangées de même.

Apres une pause & un moment de silence, Elatès se leve de sa chaise, suivie de l'Officier & de ses deux soldats. Il s'avance au bord du Théâtre.

La musique des fifres recommence, les deux lignes bien serrées s'avancent trois fois depuis le fond jusqu'au bord du Théâtre, & reculent trois fois depuis le bord jusqu'au fond sans se rompre.

Le premier mouvement est très-lent en avançant & en reculant, le second est prompt & le troisieme très-vif, on laisse une pause entre chacun, & les fifres donnent la mesure pour les pas, plus ou moins précipités.

Après les trois marches, les deux rangs remis au fond du Théâtre font le quart-de-conversion.

Le Chef des jeunes gens & ses fiffres se placent à l'extrêmité de la droite; quand il y est rangé, sa Troupe faisant le quart-de-conversion, appuyée sur le dernier jeune homme de la gauche, toute la ligne se trouve faire face à la décorarion.

Les jeunes filles font le quart-de-conversion contraire, de façon que les deux Troupes sont rangées chacune le long d'une décoration lattérale du Théâtre, la marche des fifres doit être brillante & la Troupe marcher fiérement,

La Troupe fait demi-tour à droite pour se remettre en face.

SCENE INTERMÉDIAIRE.

ALCIDONIS & DAVE, *paroiſſent au fond.*

ELATÉS.

APRÈS avoir fait ſigne aux deux rangs qui s'arrêtent, dit au Soldat factionnaire du fonds » *Laiſſe approcher* » *l'Etranger.* « Dave veut ſuivre ſon Maître, le ſoldat l'arrête, Dave inſiſte, le ſoldat lui montre le fer de ſa picque, & Dave ſe retire avec un geſte de dépit & de crainte pour ſon Maître. [*Elatès continue.*] » Voulez-vous être ſpectateur ?

ALCIDONIS.

S'approchant & paſſant au milieu des deux rangs, qu'il ſalue profondément, dit :

» Seigneur, s'il m'eſt permis de contempler ces exercices » de la jeuneſſe Spartiate, ſi célèbre dans toute la Grèce, » je ne ſçai point négliger une occaſion ſi rare & ſi pré- » cieuſe.

ELATÉS.

Vous eſtimez donc nos mœurs ?

ALCIDONIS.

Je les admire, Seigneur, & c'eſt en moi un ſentiment héréditaire. Euribate, mon pere, qui commandoit autrefois les Vaiſſeaux d'Athènes...

ELATÉS,

Euribate ! ah mon fils ! vous êtes né du plus vertueux des Athéniens ; nous combatîmes enſemble contre les Barbares, nous vengeâmes la gloire & la liberté de la Grèce ; je l'ai vu mourir au lit d'honneur. J'ai ſur vous les droits de l'hoſpitalité, & voici ma Maiſon.

ALCIDONIS.

Seigneur, c'eſt avec la plus vive reconnoiſſance que..

ELATÉS.

Compliment Athénien. Comment vous nomme-t-on ?

ALCIDONIS.

Alcidonis, Seigneur.

ELATÉS, *aux deux Troupes.*

Enfants, voici le fils d'un Héros qui eut le bonheur de mourir pour ſa Patrie.

Les deux Troupes diſent alternativement, puis toutes enſemble : » honneur, honneur, honneur.

ELATÉS, *reprend.*

Ce ſoir nous donnerons une fête au généreux Alcidonis. Achevons.

Fin de la Scène.

Après un ſilence, l'on ſonne la charge.

La Troupe des jeunes gens s'avance fiérement vers celle des jeunes filles, tenant un de ſes javelots de la main gauche en réſerve, & l'autre de la main droite, élevé comme prêt à le lancer.

La Troupe des jeunes filles fait ferme, & attend auſſi fiérement dans la même poſture.

La Troupe des jeunes gens après avoir abordé, l'autre ſe retire, faiſant toujours face ſans ſe rompre. Les inſtrumens ſonnent une retraite différente de la charge.

Après une pauſe on ſonne une autre charge. La Troupe des jeunes filles paſſe ſes deux javelots dans la main gauche, met le ſabre à la main, & marche fiérement à celle des jeunes gens.

La Troupe des jeunes gens met de même le ſabre à la main, & attend de pied-ferme.

Après que les épées ſe ſont croiſées, la Troupe des jeunes filles ſe retire auſſi faiſant face & ſans ſe rompre au pas grave.

Enfin, après une autre pauſe l'on ſonne encore la charge pour la troiſieme fois; les deux troupes s'ébranlent enſemble, & ſe joignent au milieu du Théâtre; alors chaque jeune homme combat corps à corps contre une de la Troupe oppoſée : d'abord on croiſe les javelots, puis les épées, enſuite on ſe lutte des épaules comme pour ſe culbuter. Après ces trois aſſauts on ſonne la retraite, & les deux Troupes ſe retirent gravement & en bon ordre.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ALCIDONIS, *seul.*

ELATÉS eſt l'ami de mon pere, & je ſerai ſon hôte... c'eſt de lui que dépend le bonheur de ma Glicérie... Grands Dieux! quelles faveurs? Oui, vous voulez aujourd'hui combler tous mes vœux...

SCENE II.

ALCIDONIS, DAVE.

DAVE.

AH vous voilà, Seigneur... que le grand Jupiter en ſoit loué... ſavez-vous que vous m'avez fait une peur effroyable?...

ALCIDONIS.

Pourquoi donc?

DAVE.

Pourquoi?... Ah! par ma foi, la queſtion eſt

admirable. Vous vous jettez à travers une bande de soldats, tous de fer & d'airain, & quand je veux vous suivre, un vieux singe à mine rebarbarative, me montre une large hallebarde, qui me force à me blottir dans un coin, où je tremble & j'enrage depuis une heure... Que savois-je, moi, ce qui pouvoit vous arriver ? Ces gens-là sont cruels, ils n'estiment qu'eux-mêmes, ils regardent tout le reste du genre humain comme des Esclaves, & les Esclaves comme des chiens : voulez-vous m'en croire, Seigneur, ne vous y fiez pas.

ALCIDONIS.

Tu les crains-donc beaucoup ?

DAVE.

Oh ! oui, beaucoup... je l'avoue de bonne foi ; sur l'article du courage, je ne suis point fanfaron.

ALCIDONIS.

Tu n'as donc point examiné cette troupe qui vient de défiler, & que tu dois avoir rencontrée ?

DAVE.

Moi !... Non, par Hercule ! je n'ai vu que ce vieux Magistrat, qui se leve si matin, & qui parle si sec, avec ces deux Estaffiers à moustaches, dont l'un m'avoit si poliment chassé, en me prenant par le bras, & en me montrant sa per-

tuisane... Quand ils ont paru, je me suis vîte caché dans une porte ... Ces gens-là ne veulent point que j'aie le bonheur de les envisager. En vérité, c'est bien dommage; car ce sont encore des magots bien tournés.

ALCIDONIS.

Le poltron ! . . Sçais-tu bien que les deux troupes qui suivoient, n'étoient que les jeunes gens & les jeunes filles de Sparte, dont le plus âgé n'a que vingt ans ?

DAVE.

En vérité ! . . . là, vous ne vous mocquez pas de moi ?

ALCIDONIS.

Non, rien n'est plus véritable.

DAVE.

C'est donc une mascarade ?

ALCIDONIS.

Non, c'est qu'on les exerce ainsi chaque jour au manîment des armes & aux exercices militaires.

DAVE.

Et les filles aussi ? . . . Quelle folie ! est-ce que le beau sexe est fait pour dépeupler la terre ? . . . Ma foi, Seigneur, vive vos Athéniennes ! elles suivent bien mieux les vraies leçons de la nature . . . A ce que je vois, ces gens-ci menent

auſſi leurs femmes à la guerre comme on fait dans mon pays ... La méthode n'eſt pas mauvaiſe au moins ... mais l'uſage n'en viendra jamais dans Athènes.

ALCIDONIS, *en riant.*

Pourquoi? nous ſommes ſi changeans.

DAVE.

Les Aréopagites & les Prépoſés aux Myſteres de Cérès Eléüſine ne le ſouffriroient pas ... Ils ont leurs raiſons ... Mais, Seigneur, nos femmes d'Aſie ne ſuivent les armées que pour ſervir leurs maris & non pas pour combattre : celles-ci ferraillent donc comme de vrais Gendarmes?

ALCIDONIS.

Non, les Lacédémonienes ne ſortent jamais de la Ville.

DAVE.

A quoi donc leur ſert d'apprendre la ... [*Il déſigne par geſtes l'exercice des armes*] Ah ! j'entends, c'eſt pour entretenir la paix du ménage, afin, qu'en cas de beſoin, ſi le mari fait le mauvais, ſa femme ... [*avec les mêmes geſtes*] le mette à la raiſon.

ALCIDONIS.

Non, c'eſt premiérement pour leur former un tempérament robuſte, afin qu'elles donnent à la patrie des enfans vigoureux.

DAVE.

C'eſt bien penſé... Vos indolentes Athéniennes, toujours mollement aſſiſes ou couchées qui ne ſçavent remuer tout le jour que la langue & les doigts, qu'il faut porter dans un char pour faire cent pas, & qui ſont excédées pour en avoir fait dix à pied dans des promenades ſablées, en ſe faiſant traîner ſous les bras, ne produiſent plus que des avortons de l'eſpece humaine.

ALCIDONIS.

D'ailleurs, la préſence des jeunes Lacédémonienes excite l'émulation la plus vive dans l'ame des Spartiates; les plus dignes ſont toujours le prix du plus valeureux.

DAVE.

Oui dea? oh! ceci vaut encore mieux. Quoi, Seigneur! en ce pays-ci, ce n'eſt pas la richeſſe qui décide le choix des parens, ce n'eſt pas le bon air, l'élégance, l'adreſſe à flatter qui fixent celui des jeunes filles?

ALCIDONIS.

Non, les Lacédémonienes ſe piquent de l'emporter ſur leurs compagnes par leurs vertus ou leurs talens; celles qui réuſſiſſent le mieux, ont droit de choiſir un époux; la préférence tombe toujours ſur le plus habile & le plus généreux; c'eſt pour cela qu'on les éleve tous enſemble dans les mêmes exercices.

DAVE.

Je conçois que de pareils mariages valent bien ceux d'un jeune fat, qui n'a que des mines & du jargon avec une vieille prude qui n'a que des pieces d'or ; d'un débauché décrépit avec une idole de quinze ans ; d'un fier deſcendant de Cécrops & d'Erictée, avec la fille d'un opulent affranchi, qu'il dépouille & qu'il mépriſe ; que tous ceux, enfin, qui ſe font entre vous par hazard, par vanité, par caprice, par intérêt, par raiſon, ſoi-diſant telle, ſans vous convenir, ſans vous eſtimer, ſans vous aimer, ſans vous connoître.

ALCIDONIS.

Tu commence donc à te réconcilier avec les uſages de ce Peuple-ci ?

DAVE.

Un peu . . . mais les hommes ont l'air bien ſérieux. Leurs filles ſont-elles auſſi fieres ? . . Que vous en ſemble?

ALCIDONIS.

Tu pourras en juger toi-même, apprends notre bonheur ; je ſuis l'hôte de l'Ephore Elatès, il m'offre ſa maiſon, mon pere étoit ſon ami.

DAVE.

Vivat ! Seigneur, vous voilà l'époux de Gli-

cérie, & moi celui de ſa Nérine. Elatès en eſt le maître... Achetez de lui le bon homme Fronton ... il vous en fera bonne compoſition.. Glicérie vous redemandera ſon pere, vous exigerez ſa main pour rançon, & le marché ſera bientôt conclu.

ALCIDONIS.

Non, je n'uſerai point de cet indigne artifice... Moi, faire des loix à Glicérie !.. Je devrois donc à la néceſſité le bonheur de la poſſeder? Cette ſeule penſée pourroit empoiſonner tous mes plaiſirs... Non, Glicérie, non, je ne veux tenir que de vous le préſent libre de votre cœur & de votre main.

DAVE.

J'entends, Seigneur... vous êtes d'une profondeur admirable ſur les ſecrets raffinés de la galanterie... A vous le maître pour filer le parfait amour... C'eſt bien dommage que la mode en ſoit ſi paſſée ; il ne faudroit que trois ou quatre modèles comme vous pour la reſſuſciter.

ALCIDONIS.

Point de fades plaiſanteries. Fronton ſera libre, je payerai ſa rançon, je le remettrai entre les bras de ſa fille incomparable. J'attendrai que

la

la reconnoiſſance & l'amour lui perſuadent enfin de me rendre heureux.

DAVE.

Permettez-vous, Seigneur, que je vous parle sérieuſement & en conſcience? Je vois que vous n'aimez pas la raillerie ſur ce chapitre... mais c'eſt un conſeil ſage que je veux vous donner. Vous verrez que c'eſt pour votre bien.

ALCIDONIS.

Eh bien! voyons donc quel eſt ce conſeil important?

DAVE.

Ne vous mêlez pas de racheter le bon homme Fronton: laiſſez payer ſa rançon par ſa fille.

ALCIDONIS.

Pourquoi?

DAVE.

Pour pluſieurs raiſons... Premièrement, les frais en ſont faits plus d'à moitié: elle a tout vendu pour être en état de payer. Secondement, Eupolie ne la connoît pas; les femmes ne s'épargnent point entr'elles; la Patrone tirera du vieillard le meilleur parti qu'elle pourra...

ALCIDONIS.

Eh bien?

DAVE.

Tant mieux, morbleu, tant mieux... Votre

Glicérie ſera ruinée par ce beau marché-là. Elle ſera donc trop heureuſe de trouver un jeune Seigneur, aimable & riche, comme vous êtes. Vous aurez le plaiſir de l'épouſer pauvre & n'ayant pas un ſol.

ALCIDONIS.

Qu'importe, la richeſſe ou la pauvreté, quand on aime?

DAVE.

Voilà bien parler en vrai jeune homme ... Il importe beaucoup ... Ne ſerez-vous pas charmé que votre épouſe, toujours conſtante, vous épargne les chagrins & les petites humiliations, ſi communes dans Athènes? ... qu'elle ait plus de motifs de vous aimer & de vous reſpecter toujours? plus de préſervatifs contre la tentation & le mauvais exemple?

ALCIDONIS.

Ma Glicérie, pour être vertueuſe, n'a beſoin que d'elle-même.

DAVE.

D'accord ... mais une femme ſage vend quelquefois bien cher à ſon époux cet avantage prétendu, qui diminue de prix tous les jours dans l'opinion publique, grace à l'aiſance de vos mœurs. Etre riche, belle, ſage & de bonne hu-

meur. — Oh! non, non, c'eſt trop de moitié... Vous le ſçavez, Seigneur, nos Athéniennes ont acquis, à cet égard, le droit de preſcription. Une femme d'honneur a le privilége inconteſtable d'être fiere & acariâtre, à moins qu'elle ne ſoit laide ou pauvre... encore eſt-ce la plus grande grace que l'on puiſſe faire à MESSIEURS LES MARIS... On en connoît plus d'une qui n'accorde pas même l'exception... Pour une femme qu'on veut douce & complaiſante, il faut bien lui paſſer d'être galante, pour peu qu'elle ait eu du bien & qu'elle ſoit encore jolie... D'où je conclus, Seigneur, que c'eſt pour vous un bonheur inſigne que cette aventure, puiſqu'elle va rendre votre Maîtreſſe auſſi pauvre que vous pouvez deſirer... Vous êtes riche, vous, quel beſoin avez-vous?

ALCIDONIS *impatienté.*

Quel beſoin ai-je de tes conſeils indiſcrets, qui ſuppoſent le cœur de Glicérie auſſi vil que celui des autres femmes d'Athènes?

DAVE.

Eh bien! allons, plus de comparaiſon, à la bonne-heure; mais je ne ſuis pas encore rendu... Voici certainement de quoi vous convaincre... Eſt-il bien, Seigneur, d'une ame auſſi dé-

licate que la vôtre, d'expoſer l'objet de votre adoration à rougir devant vous de l'état de ſon pere & de l'obſcurité de ſa naiſſance? ... Ne ſeroit-il pas plus beau d'ignorer abſolument ce ſecret, qu'elle n'a pas voulu vous confier?... d'attendre que le vieillard fût libre pour ...

ALCIDONIS, *vivement.*

Oui, tu viens de m'éclairer... Laiſſons à cette fille incomparable le plaiſir & la gloire de briſer elle-même les fers de ſon pere... qu'elle regarde ce myſtere comme enſeveli dans un profond oubli; qu'elle ignore à jamais que ſon Alcidonis en ait eû connoiſſance, elle acceptera l'hommage de mon cœur, de ma main, de toute ma fortune.

SCENE II.

ÉLATÉS, ALCIDONIS, DAVE.

ÉLATÉS.

JE reviens à vous, mon fils, ſongez que ma maiſon eſt la vôtre.

ALCIDONIS.

Ce nom m'eſt bien doux, Seigneur, vos bontés... me comblent d'honneur & de joie.

ELATÉS.

Vous n'aurez point ici les délices d'Athènes, tout est simple & frugal, & même grossier à vos yeux... — Mais, mon fils, si vous respectez la vertu, si vous aimez la gloire, vous les trouverez à Lacédémone; vous y goûterez des plaisirs que le luxe & la mollesse ne connurent jamais: Voici mon Epouse.

SCENE III.

EUPOLIE, ELATÉS, ALCIDONIS, DAVE.

ALCIDONIS.

DAIGNEZ, Seigneur, lui faire agréer mon hommage.

ELATÉS.

Eupolie, le Seigneur Alcidonis est le fils du valeureux Euribate, qui commandoit la Flotte Athénienne quand nous vainquîmes les Barbares. Tous ses traits me rappellent le souvenir de son pere, c'est assez vous dire quel droit il a sur mon amitié.

EUPOLIE, *à Alcidonis.*

Seigneur, le nom de votre pere est honoré

dans Lacédémone comme celui d'un grand homme, sa mémoire est chere à toute la maison d'Elatès comme celle d'un ami. Vous le remplacerez ici pour ces deux titres, la nature vous a déja donné de lui ressembler pour la taille & la figure, vous l'imiterez, sans doute, pour ses vertus, qui le rendirent un héros, & pour les sentimens qui l'avoient fait le plus tendre de nos amis.

ALCIDONIS.

Madame, l'un & l'autre seroient également flatteurs pour moi; tout empêche, sans doute, de prétendre au premier de ces titres; mais je serai trop heureux, si je puis mériter le second.

ELATÉS.

Mon fils, cette modestie sied bien à votre âge. Elle est rare dans la Jeunesse Athénienne. Vous serez digne de votre pere . . . Nous vous chérirons, comme lui. [*à Eupolie*] Madame, Alcidonis accepte l'hospitalité que je lui dois; mais il nous permettra de différer quelques instans de l'introduire chez vous. Une jeune Athénienne doit se rendre ici pour vous demander une grace.

EUPOLIE.

Je l'ai vûe, Seigneur, au sortir du Temple, & je viens de la laisser entre les bras de Fronton, qu'elle arrosoit de ses larmes, en l'appellant son pere.

ELATÉS.

Oui, Fronton eſt ſon pere ; mais elle eſt libre, veuve d'un Philoſophe Athénien, & maîtreſſe d'une fortune honnête, elle a cherché long-temps ſon pere, elle vient de la découvrir, & vous en offre la rançon que vous en exigerez.

EUPOLIE.

Veuve d'un homme libre, & d'un Philoſophe Athénien !... Quoi ! les Atheniens, même les plus ſages, épouſent des Eſclaves !... Quelle infâmie !

DAVE.

Vous en tenez, Seigneur.

ALCIDONIS, *à part à Eupolie.*

Ah ! Madame, jugez avec moins de rigueur & nos mœurs athéniennes & mon maître, le Philoſophe Ariſte, & l'aimable Glicérie, ſon incomparable épouſe.

ELATÉS.

Vous la connoiſſez-donc, mon fils ?

ALCIDONIS.

Oui, Seigneur, & je prends, à tout ce qui la concerne, l'intérêt le plus vif.

EUPOLIE.

Vous, Alcidonis !... & vous ne rougiſſez pas de l'avouer ?

ALCIDONIS.

Pourquoi voulez-vous que j'en rougiſſe, Madame, puiſque ce n'eſt pas un crime ? Vos uſages ne ſont pas les nôtres . . . A Sparte les Eſclaves ſont traités avec un ſouverain mépris, & même avec une eſpèce d'horreur . . . Notre Philoſophe nous les fait regarder comme des hommes. Nous les affranchiſſons quand ils le méritent ; leurs deſcendans deviennent nos concitoyens, & preſque nos égaux.

DAVE.

Oui, & pourquoi non ; n'eſt-on pas des hommes tout comme les autres ?

EUPOLIE.

Ce mélange convient, ſans doute, à votre République ; il paſſeroit ici pour le comble de l'ignominie.

ELATÉS.

Notre Loi, Madame, eſt plus conforme à l'inflexible auſtérité, qui fait le ſoutien de cet Empire ; celle d'Athènes eſt plus favorable à l'humanité, qui fait la ſource principale de ſon crédit & de ſes richeſſes.

EUPOLIE.

Mais, Seigneur, j'avois toujours cru que les Athéniens eſtimoient auſſi la nobleſſe du ſang, & qu'ils ſentoient tout le prix d'une illuſtre origine,

ALCIDONIS, *à Eupolie.*

Oui, Madame, nous regardons comme un grand avantage le bonheur d'avoir des ayeux célébres, & chers à la Patrie; mais nous ne dédaignons point ceux que la fortune en a privés.

EUPOLIE.

Mais de quel œil les honnêtes gens d'Athènes regardent-ils les alliances d'un citoyen du premier rang avec des Efclaves ou des Affranchies?

ALCIDONIS.

La mode eft établie, Madame, de voir avec indulgence celles même qui ne font contractées que par un vil intérêt; comment pourroit-on condamner celles que fait la plus jufte eftime, & l'amour le plus vertueux?

EUPOLIE.

Elles feroient, fans doute, plus excufables.

ÉLATÉS.

Oui, mon fils, l'amour pur & la vertu fublime peuvent élever une efclave jufqu'à l'homme libre; mais la foif des richeffes qui forme feule de pareils nœuds, dégrade l'homme libre jufqu'au-deffous des Efclaves.

ALCIDONIS, *tranfporté.*

Ah! Madame!.. Ah mon Pere! puifque vous me permettez ce nom, qu'il m'eft doux d'entendre de votre bouche l'apologie de mon amour!

DAVE, *à part.*

Le voilà bien-aiſe.

EUPOLIE.

Vous êtes donc épris de cette Affranchie?

ALCIDONIS.

Oui, Madame, je l'adore.

ÉLATÉS.

Et vous l'accompagnez ici?

ALCIDONIS.

Non, Seigneur, elle ignore que je ſois à Lacédémone, & je veux m'y cacher à ſes yeux; je me ſuis jetté à la hâte dans la premiere barque, pour ſuivre celle qui l'amenoit ici, j'ignorois le terme & l'objet de ſon voyage; mais à préſent que j'en ſuis inſtruit, je ne veux point qu'elle m'ait pour témoin de ſes démarches, je reſpecte le ſecret qu'elle a voulu m'en faire; ſa tendreſſe filiale, l'honore bien plus à mes yeux, que l'état de ſon pere ne l'avilit à ceux du préjugé. J'irai l'attendre dans Athènes, où je regarderai comme la félicité ſuprême le bonheur d'obtenir ſa main... Reſpectables Epoux qui me comblez de vos bontés, je ne crains point de faire éclater devant vous, l'ardeur d'un innocent amour, malgré la ſévérité de vos Loix qui le condamnent.... Les nôtres le tolèrent, & les vertus de Glicérie le rendent encore mille fois plus légitime.

EUPOLIE.

La jeunesse, mon fils, quand elle est née généreuse, comme vous paroissez l'être, se laisse aisément séduire par l'apparence des vertus, & les femmes, sur-tout celle d'Athènes, prennent aisément la forme qui plaît le plus à ceux qu'elles veulent captiver... Craignez de vous confier à des déhors trompeurs... une Esclave est souvent artificieuse.

ALCIDONIS.

Mais, Madame, le sage Ariste, mon Maître, qui cultiva son ame, qui prit plaisir à former son esprit & son cœur, goûtoit dans les dernieres années de sa vie le comble du bonheur dans l'amour de cette Epouse.

EUPOLIE.

Alcidonis... en amour, la vieillesse est encore plus aveugle & plus imprudente que la jeunesse même.

ALCIDONIS, *piqué.*

Vous prenez plaisir à me désespérer... je combattrois en vain ici votre cruel préjugé... Mais... voyez-là, Madame... oui, voyez-là, mettez son ame à l'épreuve... il vous sera facile d'en connoître la candeur & la noblesse... vous jugerez alors lequel étoit mieux fondé... ou de ma tendresse, ou de vos soupçons.

EUPOLIE.

J'accepte, Seigneur, ce défi généreux ; Elatès vous regarde comme ſon fils... Je veux vous rendre ici l'un des plus grands ſervices, que vous euſſiez pu recevoir d'une mere... vous éclairer ſur le choix d'une Epouſe.

DAVE, *à part.*

Je ne m'y fierois pas, moi.

ALCIDONIS.

Mais vous ſongerez que vous conſeillez un Athénien.

EUPOLIE.

Je ne l'oublierai pas.

ELATÉS.

Mon fils, ſi votre Glicérie mérite le ſuffrage des Lacédémonienes, elle eſt digne de vous, en quelque état que le Ciel l'ait fait naître.

EUPOLIE, *à Alcidonis.*

Vous me promettez de ne point paroître à ſes yeux, & vous trouverez bon que j'éprouve tous les ſentiments de ſon cœur ?

ALCIDONIS.

Oui, Madame... Oh ; oui, vous me raviſſez... je ſuis ſûr du ſuccès... vous accorderez la liberté de ſon pere... daignez, je vous en conjure, y mettre, pour elle, le prix le plus modique, afin ſeulement qu'elle paroiſſe l'acheter. Mais,

faites-moi la grace de choisir parmi tous mes Esclaves, celui qui vous conviendra le mieux pour le remplacer.

DAVE.

Pourvu que ce ne soit pas moi, toujours.

ELATÉS.

Non. Mon fils, elle sera libre sans rançon.

EUPOLIE, *à Elatès.*

Seigneur, c'est mon affaire. J'en disposerai... je ne m'engage à rien... Alcidonis, si vous êtes digne de votre pere & de l'amitié d'Elatès, vous serez content de moi, c'est tout ce que je promets... j'aurai soin de votre bonheur & de votre gloire. Entrez.... L'Athéniene va venir.... Gardez-vous sur-tout qu'elle vous apperçoive.

SCENE V.

EUPOLIE, *seule.*

QUEL dommage, qu'un jeune homme de si grande espérance fût la dupe d'une coquette!... Oh mœurs d'Athènes! oh funestes négligence sur l'institution publique des enfans!... quelles actions de grace ne vous devons-nous pas? Oh, divin génie de Licurgue!... Sauvons l'aimable

Alcidonis du piége qu'on lui tend peut-être... Pénétrons le caractère de cette Glicérie... Ah! que dis-je? & quelle entreprise!... connoître l'ame d'une femme, & d'une Athéniene encore!... A Sparte même, elles sont souvent inexplicables... Elle n'aura cependant ici nulle raison de dissimuler; éloignée de son Amant & de sa Patrie... elle se contraindra moins devant une femme... Mais par quelle épreuve décisive pourrai je connoître.... [*rêvant.*] Oui... c'est ainsi qu'on pourroit... par-là, je découvrirois infailliblement tous les sentimens qui l'animent... On approche... c'est elle.

SCENE VI.

EUPOLIE, GLICERIE, FRONTON.

FRONTON.

MA fille, embrassez les genoux de celle qui peut me rendre à votre tendresse, voici la respectable Epouse de l'Ephore Elatès.

GLICERIE *à genoux.*

Madame...

EUPOLIE.

Levez-vous, ces hommages ne se rendent ici qu'aux Dieux.

GLICERIE.

Madame, après eux, vous êtes aujourd'hui l'arbitre de mon ſort; Fronton eſt mon pere, je ſuis libre; j'avois acquis une fortune, que je viens vous offrir pour ſa rançon.

EUPOLIE.

Etes-vous née dans la ſervitude ?

GLICERIE.

Non, Madame, nous y fûmes réduits, mon pere & moi, par des Pirates dans les premieres années de ma vie.

EUPOLIE.

Quelle eſt votre Patrie ?

FRONTON.

Tinda, ville de la Thrace, où nos ancêtres avoient toujours occupé le premier rang.

EUPOLIE, *à Fronton.*

Il ſuffit : laiſſez-nous.

SCENE VII.

EUPOLIE, GLICERIE.

EUPOLIE.

VOUS m'offrez la rançon de votre pere; mais ce n'eſt pas l'uſage de Sparte de trafiquer les Eſclaves, ni de les affranchir, nous les gardons juſqu'à la mort.

GLICERIE.

Madame, je vous en conjure par les objets qui vous ſont les plus chers au monde : acceptez, s'il le faut, tout ce que je poſſéde, & rendez-moi mon pere. Je le nourrirai du travail de mes mains ; je ſerai toujours aſſez riche & aſſez contente, ſi j'ai briſé ſes fers.

EUPOLIE.

Les richeſſes d'Athènes, que vous m'offrez, n'ont aucune valeur à Lacédémone : votre or & votre argent nous ſont inutiles ; nos loix en preſcrivent l'uſage aux hommes libres.

GLICERIE, *conſternée.*

Qu'entends-je !.. Dieux ! quel coup de foudre !.. Il n'eſt que trop vrai... Oh ! mon pere !.. Mais, quoi ! n'eſt-il pas un autre moyen de lui rendre ſa liberté ?.. Oui, c'eſt quelque Dieu qui me l'inſpire. [*avec tranſport*] Madame, vous n'oſerez me refuſer cette grace... L'infortuné Fronton touche à la fin de ſa carrière, l'âge le rend peu propre aux travaux de la ſervitude... agréez mes ſervices... Je reprends auprès de vous les fonctions de l'eſclavage ; que l'auteur de mon être coule, dans un heureux loiſir, les derniers jours de ſa vie !.. Les richeſſes, que votre vertu mépriſe, lui feront ailleurs un ſort agréable ; l'idée ſeule de ſon bonheur fera ma conſolation

&

& ma gloire dans les fers que je vais reprendre.

EUPOLIE..

Je vous le dis à regret... mais il n'est que ce seul moyen de l'affranchir... J'allois vous le proposer, & je vois avec plaisir que vous m'avez prévenu.

GLICERIE, *baisant le bas de sa robe.*

Vous acceptez-donc mon hommage... Ah! Madame, que ne vous dois-je pas!.. Mon pere, vous serez-donc libre enfin.

EUPOLIE.

Les mœurs Lacédémonienes rendent ici l'esclavage humiliant & pénible, sur-tout pour les femmes... Votre âge & l'état dont vous avez joui dans Athènes, vous le feront trouver encore plus rude.

GLICERIE.

Madame, la cause l'ennoblira peut-être à nos yeux, & elle l'adoucira certainement pour moi.

EUPOLIE.

Consultez-vous bien, & songez à quoi vous vous engagez; c'est sans retour, au moins.

GLICERIE.

Consulter, Madame?... Ah! Ciel! m'en croyez-vous capable, quand il s'agit de mon pere?...

Souffrez que je ne perde pas un inſtant ... j'ignore quelles ſont ici les formalités uſitées pour dévouer une perſonne libre à la ſervitude ; mais j'en atteſte les Dieux, & je vous remets, Madame, pour garant cet anneau, gage précieux d'un amour qui fit autrefois mon bonheur ; c'eſt le ſeul bien que je veux conſerver, en me donnant à vous.

EUPOLIE.

Vous le tenez ſans doute du plus chéri de vos amans.

GLICERIE, *d'un air fier.*

Madame, je le tiens de mon époux ... Que fais je! ..! excuſez un reſte de fierté.

EUPOLIE.

Je n'ai point cru vous offenſer. La jeuneſſe Athénienne eſt, dit-on, libérale pour les jolies Eſclaves.

GLICERIE, *à part.*

Oh ! ſervitude! à quels outrages tu m'expoſes ... Madame, je l'ai toujours ignoré ; le ſage Ariſte fut mon unique maître, mon bienfaiteur & mon époux.

EUPOLIE.

Par quel art aviez-vous donc captivé l'eſprit de ce Philoſophe, juſqu'au point d'en obtenir, non-ſeulement la liberté, mais encore ſa main & ſes richeſſes?

GLICERIE.

En ſuivant de mon mieux ſes leçons & ſes exemples.

SCENE VIII.

EUPOLIE, GLICERIE, EUCRATÉS.

EUCRATÉS, *après les avoir ſalués profondément, dit:*

MESDAMES, je ne veux point troubler votre entretien. [*à Eupolie*] Madame, c'eſt la veuve de mon ancien ami. [*à Glicérie*] Je vais vous attendre. [*il rentre.*].

SCENE IX.

EUPOLIE, GLICERIE.

EUPOLIE.

C'EST lui qui vous a donné l'hoſpitalité, que va-t-il dire, quand il vous verra mon eſclave?

GLICERIE.

Il me plaindra, Madame, & peut-être ne m'en eſtimera-t-il pas moins.

EUPOLIE.

Mais, eſt-il bien vrai, que vous n'ayez jamais aimé qu'Ariſte? Veuve de ſi bonne heure vous pouviez écouter les vœux de quelqu'un de ſes Diſciples, digne de le remplacer... Vous rougiſſez.

GLICERIE.

Les ſentimens ſecrets d'une Eſclave ne méritent pas vos attentions.

EUPOLIE.

Il m'importe de les connoître, Glicérie; je vous ordonne de me déclarer ſi votre cœur eſt libre, & ſi vous accepteriez avec plaiſir un autre époux de ma main... Nous recevons quelquefois des Etrangers, dont les loix permettent, comme dans Athènes, de pareilles alliances... Peut-être un jour pourrions-nous...

GLICERIE.

Non, Madame, je ne veux que vous ſervir, & finir mes jours dans l'état où le Ciel vient de me remettre.

EUPOLIE.

Nous verrons... Je vais vous renvoyer votre pere: ſuivez vos généreux deſſeins... Donnez-lui tous les biens que vous a prodigués le ſage Ariſte... ils vous ſeront inutiles déſormais.

SCENE X.

GLICERIE, *seule.*

MON pere est libre, & je suis esclave ; trop cher Alcidonis, vous ne reverrez jamais votre Glicérie ! Ah ! de tous mes malheurs, c'est le plus cruel à soutenir.

SCENE XI.

GLICERIE, DAVE.

DAVE.

MADAME, vous voilà seule, triste & chancelante... Pourquoi ma sœur ne vous a-t-elle pas suivi ?... Si mes services...

GLICERIE.

Mon enfant, je n'en ai plus à recevoir... Mais ne sorts-tu pas de la maison d'Elatès ?

DAVE.

Oui, Madame, mon ancien Maître y demeure, & ma reconnoissance...

GLICERIE.

Quel est ce Maître ?

DAVE.

Malpeste, c'est un jeune Seigneur fait au tour, plein de graces, d'esprit & de talens; le plus honnête homme, le plus vrai, le plus bienfaisant; ah! vous en seriez enchantée.

GLICERIE.

Son nom?

DAVE.

Son nom?... Chrisobule.

GLICERIE.

Sa Patrie?

DAVE.

Sa Patrie?.. Samos... Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'il est riche & très-aimable. Je suis son Affranchi, ma sœur est la vôtre... Vous êtes à marier l'un & l'autre... Le beau couple, si l'occasion & les Dieux vous unissoient.

GLICERIE.

Va, mon enfant, j'ai bien d'autres soins & d'autres devoirs... Mon pere vient... Palémon, je voudrois voir ici ta sœur, sans que le Seigneur Eucratès pût nous interrompre...

DAVE, *à part.*

Je vais vous l'envoyer... Comme elle se désole!... notre fiere Lacédémoniene l'aura sûrement brusquée; mais mon Maître raccommodera tout.

SCENE XII.

FRONTON, GLICERIE.

FRONTON, *en tunique & manteau long, les cheveux flottans.*

AH ma fille!

GLICERIE.

Ah! mon pere! [*Ils se tiennent embrassés.*]

FRONTON.

Nous allons donc enfin vivre heureux, & nous mourrons libres comme nous étions nés.

GLICERIE.

Fasse le Ciel que vos derniers jours soient aussi serains que le reste de votre vie fut penible! . .

FRONTON.

Tu pleures, ma fille? . . Ah! l'excès de ma joie fait aussi couler mes larmes . . . Dieu puissant, de quelle faveur vous me comblez en un seul jour, après tant d'années d'une si dure servitude? . . Oui, le plaisir de te retrouver, ma chere Glicerie, me touche autant que la liberté . . . Quel pere est plus heureux que moi? . . Quelle fille est plus accomplie? — Va, les Dieux qui récompenserent déja tes autres vertus, te payeront le prix du service que tu rends à ma vieillesse . . .

Je n'ai plus désormais de vœux à leur offrir qu pour toi...

GLICERIE.

Mon pere... votre conſervation eſt le plus grand bien qu'ils puiſſent m'accorder.

SCENE XIII.

GLICERIE, FRONTON, NERINE, DAVE.

NERINE.

AH, Madame! j'accours... on dit que vous êtes toute en pleurs... Cette Lacédémoniene vous a donc chagrinée?

GLICERIE.

Non, ma chere Nérine... elle m'a rendu mon pere, que des Pirates avoient mis en ſon pouvoir... [*Le pere & la fille s'embraſſent encore.*]

NERINE, *à Dave.*

Tu me l'avois bien dit.

DAVE.

Oh! je dis toujours la vérité,.. quand je n'ai pas de bonnes raiſons pour mentir. [*Il ſort.*]

GLICERIE.

Nérine, j'ai toujours compté ſur ton amitié;

c'est aujourd'hui qu'il faut m'en donner la dernière & la plus forte marque.

NERINE.

Ordonnez, ma chere Maîtresse. Après tout ce que je vous dois, il faudroit que je fusse bien ingrate, pour ne pas vous chérir & vous obéir en tout.

GLICERIE.

Ne parlons plus d'obéissance... Je veux remettre entre tes mains le dépôt le plus précieux... C'est mon pere, que je suis obligée de confier à tes soins... [*à son pere avec attendrissement.*] Prenez tout ce que j'apportai d'Athènes: choisissez-vous une retraite en quelque lieu de la Grèce où vous puissiez vous faire un sort heureux... le Ciel ne me permet pas de vous y suivre, cette amie fidelle vous y rendra tous les services que vous pourriez attendre de votre fille infortunée. Tu me le promets, ma chere Nérine.

NERINE.

Oui, Madame. je partagerai tous mes soins entre le pere & la fille.

GLICERIE.

Hélas!.. je suis obligée de vous quitter...

FRONTON.

Quoi! ma fille, il faudroit nous séparer?.. Ah! je n'aurai donc que la moitié du bonheur

dont je m'étois flatté; ... mais pourquoi ne puis-je suivre tes pas?.. Rougirois-tu des fers que j'ai porté?.. Non, ton ame est trop élevée pour se livrer à cette foiblesse... Ma fille, tu gémis.... Hélas!.. je vois que notre séparation est nécessaire, & qu'elle t'afflige autant que moi; non, je ne suis pas né pour être heureux.

NERINE.

Non, Seigneur, non, ce dessein mystérieux & funeste, que je ne comprends pas, ne s'exécutera point... nous reverrons Athènes, & vous nous y suivrez.

GLICERIE.

Tu te flattes d'un vain espoir.

NERINE.

Quoi! Madame, vous prétendez nous abandonner tout votre bien & nous éloigner de vos yeux? mais au moins devons-nous savoir quel sera votre sort?

GLICERIE.

Non, ... mon pere, au nom des Dieux, consentez à l'ignorer.

FRONTON

Je ne puis m'y résoudre.

NERINE.

J'aimerois mieux un nouvel esclavage.

FRONTON.

J'aimerois mieux la mort.

GLICERIE.

Ciel! ... que vous déchirez mon ame, mon pere! permettez que je l'entretienne en secret ... Comptez que mon amour n'exigera du vôtre que des sacrifices indispensables, & qu'ils me coûteront des regrets encore plus cuisans que les vôtres.

FRONTON.

Je m'en rapporte à ton cœur ... Je vais dans un Temple solitaire de Jupiter, au-delà de l'Eurotas, remercier les Dieux, en les suppliant de mettre le comble à leurs bienfaits.

GLICERIE.

Nous irons vous y rejoindre.

SCENE XIV.

GLICERIE, NERINE.

GLICERIE.

EMBRASSE-MOI, ma chere Nérine ... Je vais te révéler un grand secret; mais il faut que tu jures de m'obéïr pour la derniere fois, & de le cacher à jamais à mon pere même, comme à tout le reste des hommes.

NERINE.

Je vous le jure, Madame, par Saturne & par tout le reste des Immortels.

GLICERIE.

Ma chere Nerine, prends ma place auprès de mon pere. Sois sa fille, son héritière, l'appui de sa vieillesse. Songes quelquefois à l'infortunée Glicérie... Je ne pourrai plus vous revoir.... Il ne faut pas l'espérer... Je suis Esclave d'Eupolie... c'est à ce prix que mon pere est libre.

NERINE.

Qu'entends-je?... Vous Esclave?... non, Madame; c'est une illusion.

GLICERIE.

C'est une réalité... Songes à ton serment... Partez avant le coucher du Soleil.

NERINE.

Quoi! Madame! vous laisser ici en servitude? Croyez que Eupolie n'aura pas exigé sérieusement un pareil échange, il seroit indigne de la vertu Lacédémoniene... Le Seigneur Eucratès l'empêcheroit, sans doute,... & vos amis d'Athènes employeroient plutôt tous leurs biens, pour vous en retirer... Le généreux Alcidonis qui vous adore, souffrira-t-il que vous portiez des fers?

GLICERIE.

Il l'ignorera, Nérine... tu l'as juré.

NERINE.

Il le sçaura, Madame, & je ne ferai point parjure... Comptez que son amour impatient le fera voler sur vos pas, & qu'il vous délivrera du sort funeste où vous semblez vous abandonner sans horreur.

GLICERIE.

Cet espoir est une preuve de ton amitié, mais il est chimérique... Je ne serai plus digne d'Alcidonis... j'insiste sur ta promesse... ma chere Nérine, que mon fatal secret soit à jamais ignoré. [*Elle rentre chez Eucratès.*]

SCENE XV.

NERINE, *seule.*

C'EST, sans doute, un artifice du Seigneur Alcidonis... La raillerie me paroît un peu forte... Ma Maîtresse l'a pris le plus sérieusement du monde. Son ame est sensible, elle doit souffrir d'étranges combats... Il faut que ce jeu-là finisse.

SCENE XVI.

NERINE, DAVE.

DAVE.

A QUOI rêve-tu donc-là si sérieusement ? est-ce à notre mariage ?

NERINE.

Non, mais à vos folies, qui commencent à m'inquietter & à me déplaire, parce qu'elles font une impression trop cruelle sur l'ame de Glicérie... Quelle imagination d'exiger qu'elle se rende esclave pour délivrer son bon homme de pere!.. Est-ce de ton cerveau qu'est sorti cette belle idée ?

DAVE.

Non, ma foi... il faut que ce soit un tour de cette Lacédémoniene. Par Hercule!.. il est bien imaginé... Je ne l'aurois pas cru si rusée... Tu peux te rassurer, mon enfant : vas, ne crains rien, votre service ne sera pas fort rude ; nous sommes bons maîtres, Alcidonis & moi. Nous vous traiterons avec humanité ; d'ailleurs, vous êtes aguerris l'un & l'autre.

SCENE XVII.

EUCRATÉS & GLICERIE, *ſortant de chez Eucratès.* NERINE, DAVE.

EUCRATES, *il montre la gauche.*

MADAME, voici le chemin qui conduit au Temple de Jupiter, au-delà de l'Eurotas.

GLICERIE.

Nérine, allons-y chercher mon pere.

DAVE.

Et moi je vais chercher mon Maître ... mais le voici, je crois qu'il nous épie.

SCENE XVIII.

ALCIDONIS, DAVE.

ALCIDONIS, *montrant la maiſon d'Eucratès.*

EST-ELLE partie? Ne pourra-t-elle pas me voir?

DAVE.

Ne craignez rien, Seigneur, elle va rejoindre ſon pere dans un Temple ſolitaire de Jupiter, au-delà de l'Eurotas; elle ne viendra ſûre-

sûrement pas nous surprendre dans ce sacrifice, où vous êtes attendu, elle a bien d'autres choses à penser.

ALCIDONIS.

Mais, toi, ne vas-tu point encore avoir peur de ces soldats?

DAVE.

Ne raillez pas tant, j'en ai vu là-bas une troupe qui ne m'a pas trop rassuré; mais je me tiendrai derriere vous dans un coin, d'où je puisse tout voir sans me compromettre.

ALCIDONIS.

Sans te compromettre, c'est bien dit, allons.

SECOND INTERMEDE.

Sacrifice & Couronnement.

On voit entrer d'abord le détachement de Troupes étrangeres, l'Officier & le tambour à la tête, puis une Troupe de fifres & de clairons.

Une Troupe de Lacédémoniens & de Lacédémonienes avancés en âge, en robe & manteau long, pourpre foncé, Elatès & Eupolie à la tête. Quatre hommes & quatre femmes, deux à deux. (notés sans bâton.).

Une Troupe de Lacédémoniens & Lacédémonienes de moyen âge, en habit militaire, casque & cuirasse. Quatre hommes & quatre femmes deux à deux.

Une

Une Troupe de jeunes Lacédémoniens & Lacédémoniennes en simples tuniques blanches, les cheveux flottans ; quatre hommes & quatre femmes, deux à deux ; une jeune Actrice, & un jeune Acteur à leur tête.

Deux Prêtresses en grands habits blancs, ornés de fleurs, des voiles & des couronnes de fleurs sur la tête, elles portent chacune une corbeille propre, mais simple surtout, sans or, ni argent, remplie de fruits & de fleurs.

Deux Soldats, gantés & précédés d'un Officier comme celui de la tête, portent chacun une couronne de *laurier* parée de rubans unis blancs & rouges.

Un détachement de quatre Soldats étrangers ferme la marche.

Toute cette Troupe fait trois fois le tour de la Place au son d'une musique martiale.

Les quatre Soldats de la queue se posent en faction au quatre coins de la Place.

La Troupe des plus âgés se place à droite, celle du moyen âge à gauche.

Entre les deux, au milieu, les deux Prêtresses : derriere elles, l'Officier & les deux Soldats portant les Couronnes.

Derriere les huit jeunes gens : au dernier rang, l'Officier, les quatre Soldats, le tambour & les fifres.

Après que chacun a pris sa place, Elatès sort du rang de la droite, & prenant par la main Alcidonis, il le place à la tête de la seconde bande qui occupe la gauche.

Après une pause, on joue un prélude majestueux. Elatès s'avance au milieu, entre les deux Prêtresses, elles élevent leurs corbeilles en l'air, & l'Ephore en soutient une de chaque main.

Les Prêtreſſes chantent.

Honneur aux Dieux, bonheur aux Rois,
Amour de la juſtice, obéïſſance aux Loix.

Le Chœur répete.

Honneur, &c.

Après une pauſe, Elatès élevant le plus qu'il peut les deux corbeilles ſoutenues par les Prêtreſſes, & les yeux au Ciel, dit à très-haute voix :

» Dieux, vous ſavez ce qu'il nous faut.

Les Prêtreſſes chantent.

Honneur aux Dieux.

Le Chœur répete.

Honneur aux Dieux.

Elatès étendant les mains ſur les deux corbeilles abaiſſées, dit majeſtueuſement : » Par ces dons offerts aux Immor- » tels, nous jurons pour les deux Rois de Sparte le dé- » vouement au bien public.

Les Prêtreſſes chantent.

Honneur aux Dieux, bonheur aux Rois.

Le Chœur répete.

Honneur aux Dieux, bonheur aux Rois.

Elatès, après une petite pauſe, les mains étendues de même, dit : » Nous jurons pour les Magiſtrats de Sparte » l'amour de la juſtice.

Les Prêtreſſes chantent.

Honneur aux Dieux, bonheur aux Rois,
Amour de la juſtice, amour, amour, amour.

Le Chœur répete.

Honneur aux Dieux, bonheur aux Rois,
Amour de la juſtice, amour, amour, amour.

Elatès, après un autre pause, dit de même : » Nous ju-
» rons pour tous, obéïssance aux Loix.

Les Prêtresses chantent.

Honneur aux Dieux, bonheur aux Rois ;
Amour de la justice, obéïssance aux Loix.

Le Chœur répete.

Honneur aux Dieux, bonheur aux Rois ;
Amour de la justice, obéïssance aux Loix.

Couronnement.

Après une assez grande pause, on joue un *Prélude* très-brillant.

Elatès fait signe à l'Officier & aux deux Soldats qui portent les Couronnes, & ils viennent sur le devant.

Elatès dit à haute voix : approchez, Critias, approchez, Euclia.

Le plus jeune Acteur qui est, *Critias*, & une jeune Actrice qui est, *Euclia*, viennent à Elatès, qui leur met à chacun une Couronne sur la tête, en disant : » Heureux
» Enfans, Sparte vous couronne aujourd'hui, répondez à
» ses espérances.

Les Prêtresses chantent.

Heureux Enfans, soyez toute la vie
Couverts de gloire, & chers à la Patrie.

Le Chœur répete.

Couverts de gloire, & chers à la Patrie.

Elatès dit :

Honneur à ceux qui furent leurs Maîtres & leurs modèles.

Le Chœur chante.

Honneur, honneur, honneur, honneur.

Elatès prend par la main *Critias* & *Euclia*, qu'il va

présenter à Alcidonis, en disant : » Généreux Alcidonis, » c'est ainsi que nous excitons la jeunesse.

ALCIDONIS, *à Critias.*

Brave Critias, quel avantage est attaché à cette Couronne?

CRITIAS.

De combattre le premier.

ALCIDONIS, *à Euclia.*

Et à la vôtre, charmante Euclia?

EUCLIA.

De plaire au plus généreux.

ALCIDONIS, *à Critias, touchant son épée.*

Vos armes sont bien courtes pour une bataille.

CRITIAS, *fièrement.*

Nous en frappons de plus près.

ALCIDONIS, *à Euclia.*

Ne plairiez-vous pas davantage sous une parure plus brillante?

EUCLIA.

Le mérite n'est-il pas la plus belle des parures?

ALCIDONIS, *à Elatès.*

Ah! Seigneur, tout ce que je vois, tout ce que j'entends ici ravit mon ame.

ELATÈS.

Mon fils, c'est qu'elle est heureusement formée pour la vertu.

L'Ephore retourne à la Troupe des Vieillards, les deux jeunes personnes couronnées, à celle des jeunes Gens, & tous défilent dans le même ordre.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ALCIDONIS, DAVE.

ALCIDONIS, *à part.*

QUE les heures paſſent lentement au gré de mon impatience !.. Oh vertu Spartiate, vous rendez encore plus chere à mon cœur l'incomparable Glicérie !... [*Dave le ſuit.*] Généreuſes Lacédémonienes, elle emportera vos ſuffrages... Elle penſe auſſi noblement que vous... plus délicatement, peut-être... Eupolie connoît déja toute la candeur de ſon ame, toute la grandeur de ſon courage... [*en ſe retournant, il apperçoit Dave.*] Ah ! te voilà ?

DAVE.

Oui, Seigneur, je vous admirois ainſi plongé dans une douce & profonde rêverie... Ma foi, ſi nous reſtions encore longtems ici, je crois que je deviendrois auſſi, moi, comme une eſpèce de Philoſophe. Sçavez-vous que j'ai trouvé bien du bon dans tout ce que nous venons de voir &

d'entendre ? ... La Fête eſt un peu ſérieuſe, il eſt vrai ; mais à tout prendre, elle m'a fait plaiſir.

ALCIDONIS.

C'eſt beaucoup d'honneur, ſans doute, pour la Ville de Lacédémone.

DAVE.

Vous n'avez que faire d'en railler, Seigneur. On peut, je crois, ſe piquer d'avoir un peu de goût, quand on a paſſé, comme moi, la plus grande partie de ſa vie dans les plus élégantes maiſons d'Athènes... J'ai trouvé fort à mon gré cette jeuneſſe alerte, ces danſes & ces chants ; mais ſur-tout les deux Prêtreſſes... Pour vous, Seigneur, peut-être n'avez-vous pas fait grande attention à tout cela. Vous n'avez dans la tête que votre amour philoſophique... Il m'a ſemblé cependant que cette jeune Lacédémoniene qu'on a couronné, interrompoit un peu vos diſtractions.

ALCIDONIS.

Elle méritoit ſans doute la couronne & mes attentions.

DAVE.

Par Hercule, elle eſt gentille !... C'eſt bien fait, au moins, d'exciter ainſi la jeuneſſe par des honneurs publics... Dans votre Ville d'Athènes,

que les enfans promettent ou ne promettent pas, qu'ils ſe comportent bien ou mal, le Gouvernement s'en embarraſſe comme de cela... & ſouvent les parens eux-mêmes n'en font aucun compte... Combien de peres & de meres j'ai vu préférer & careſſer les plus mauvais ſujets, négliger ou vexer les meilleurs de leur familles? C'eſt l'inſtinct qui les regle.

ALCIDONIS.

Il eſt vrai que nous avons trop négligé l'inſtitution publique ; nos Loix s'en rapportent aux Maîtres & aux Parens.

DAVE.

La confiance eſt aſſez mal placée, comme vous voyez. Ces gens-ci font bien mieux que vous.

ALCIDONIS.

Te voilà donc tout-à-fait partiſan des mœurs Lacédémonienes ?

DAVE.

Pas encore tout-à-fait, Seigneur... Mon opinion, à moi, c'eſt qu'il ne faut jamais outrer la matière en rien... Je trouve nos Spartiates un peu trop ſauvages... mal logés, mal meublés, mal nourris... Oh, ces articles-là ne ſont pas de mon goût... Qu'ils ſoient braves, juſtes, honnêtes... à la bonne heure... Je leur paſſe même leur mauvaiſe monnoye de fer rouillé,

dont il faut une pleine charette pour payer un cochon gras... A tout prendre, ce n'eſt pas l'argent qui me tente... je me réſoudrois volontiers à n'avoir pas le ſol toute ma vie... pourvu qu'il ne me manquât rien... Une maiſon honnête, un bon lit... les petites commodités de la vie, & ſurtout bonne chere, c'eſt mon ſyſtême, à moi... Enfin on peut être de fort honnêtes-gens avec tous ces petits agrémens-là.... Je trouve là-deſſus vos Athéniens encore plus ſupportables. Il eſt vrai qu'ils donnent dans l'autre excès, il leur faut de vaſtes Palais, des ameublemens ſomptueux, cent mille colifichets très-chers & très-inutiles, de grands repas & des mets ſophiſtiqués, enfin tout l'attirail du luxe & de la molleſſe... Vous trouvez cela ridicule, vous autres Philoſophes?

ALCIDONIS.

Oh! oui... cependant la mode ſubjugue même le ſage.

DAVE.

Nous autres Eſclaves du premier ordre, qui gouvernons, ſans vanité, le beau monde d'Athènes, nous trouvons cela merveilleux; nos élégans Seigneurs payent tout cet étalage faſtueux, & c'eſt nous qui en jouiſſons. Ils en ont l'honneur & nous le profit.

ALCIDONIS.

Ta réflexion n'eſt que trop juſte. Le luxe immodéré ne procure de bien réel qu'aux paraſites & aux valets de ceux qui mettent leur vanité dans la profuſion.

DAVE.

Mais laiſſons à part l'intérêt des Eſclaves; je me regarde, moi, comme un homme libre, puiſque votre union avec Glicérie n'eſt plus douteux.

ALCIDONIS.

Plût aux Dieux! ....

Mais tandis que tu m'arrêtes ici par de vains diſcours, ne pourroit-elle pas nous ſurprendre... Voici l'heure de ſon retour... J'ai promis de me dérober ſoigneuſement à ſa vûe. Je veux que ſa ſeule vertu triomphe des préjugés Lacé-démoniens; qu'Elatès lui-même & la fiere Eu-polie ſe voient forcés d'approuver mon choix, & de reſpecter l'objet de mon amour.

DAVE.

Vous ſçavez, ſans doute, le réſultat de leur dernier entretien ?

ALCIDONIS.

A-peu-près, l'Ephore & ſon épouſe m'ont

paru l'un & l'autre pleins d'eſtime pour elle ; mais je crains qu'ils ne ſoient pas encore déterminés en faveur de cet hymen qui doit combler tous mes deſirs. Ils ne s'expliquent point.

DAVE.

Vous ſerez content, Seigneur, c'eſt moi qui vous en réponds.

SCENE II.

DAVE, *ſeul.*

LE Seigneur Alcidonis ignore, ſans doute, à quelle épreuve cette Lacédémoniene a mis ſa chere Philoſophe... J'ai fait très-ſagement de ne pas l'en inſtruire... Sa vivacité bouleverſeroit tout le ſtratagême... Il eſt bien conçu, ma foi... Je prends un plaiſir ſingulier à voir quel en ſera le ſuccès... Cependant... il me vient une réflexion... Si au lieu d'un jeu, c'étoit une réalité ?... Malepeſte, nous n'y trouverions pas notre compte, tous tant que nous ſommes... Tout bien conſidéré, cela pourroit bien être, & je ne ſerois qu'un ſot... Ces Spartiates-là ſe mocquent de tout le reſte de la Grèce, & ſur-tout des Athéniens, qu'ils regardent comme des colifichets... &

dans le fonds, ils n'ont pas tort... Quant aux Esclaves, ils les détestent & les persécutent par systême. Et cela n'est pas bien... S'il arrivoit donc... & pourquoi pas?... Vous verrez que j'aurois fait une sottise de ne pas avertir mon Maître des conditions qu'on impose à Glicérie pour affranchir son pere... Pourquoi ces gens-là lui en ont-ils fait mystère?... Cette discrétion m'est suspecte... Nos amans en seront peut-être les dupes, & moi j'en serois aussi la victime... Par la mort!... Si le grave Elatès & sa prude Eupolie nous faisoient cette injure?... Mais, j'apperçois le bon homme Fronton... il connoît mieux que moi ses anciens Patrons. Sachons ce qu'il en pensera... sans cependant lui découvrir les secrets de mon Maître.

SCENE III.

FRONTON, DAVE.

DAVE

PERMETTEZ, Seigneur Fronton, que le frere de Nérine vous félicite de tout son cœur, d'avoir enfin recouvré votre liberté.

FRONTON.

Mon ami, c'est un grand plaisir, sur-tout que

d'en être redevable à la vertu d'une fille si charmante.

DAVE.

N'étiez-vous pas ensemble au Temple de Jupiter, pourquoi vous a-t-elle quitté si-tôt ?

FRONTON.

Elle ne tardera pas à me suivre avec ta sœur. Elle a voulu l'entretenir encore en secret, & je vais les attendre chez le Seigneur Eucratès.

DAVE.

Mais êtes-vous bien assuré que votre fille revienne en effet avec Nérine ?

FRONTON.

Je l'espere ; mais, mon ami,.. Pourquoi ce doute ?... vous m'effrayez ... Hélas !... ma fille faisoit tous ses efforts pour me cacher sa douleur & ses larmes... Elle a parlé de départ & de séparation ... il semble que nous ne soyons pas destinés à vivre avec elle ... êtes-vous instruit de ce fatal mystere, que je brûle de pénétrer ? Au nom des Dieux ne me cachez rien : Vous voyez mon trouble & mon inquiétude... c'est ainsi que la peine accompagne toujours le bonheur des foibles mortels.

DAVE.

Vous ignorez-donc à quel prix la généreuse

[Gl]icérie obtient aujourd'hui votre liberté?

FRONTON.

Je n'ai pu l'apprendre ni d'Eupolie, ni de ma fille, ni de Nérine. Je les ai pressées toutes deux; mes instances paroissoient augmenter leurs chagrins, & c'est ce qui cause mon tourment. De grace, éclaircissez ce doute qui m'est plus cruel que l'esclavage.

DAVE.

Oui, Seigneur, je crois qu'il faut vous en instruire: votre fille est Esclave d'Eupolie; c'est à cette seule condition que vous êtes libre.

FRONTON.

Dieux terribles! fille inconsidérée qu'avez-vous fait!.. Oh! destin plein d'horreur!.. Non, non, ma Glicérie ne portera point des fers... Je ne veux point de cette liberté, plus affreuse pour moi que la mort... Voilà donc ce fatal secret qu'elle vient de confier à ta sœur... elles avoient espéré de me le cacher... Je les vois, allons confondre ces indignes projets.

SCENE IV.

FRONTON, GLICERIE, NERINE, DAVE.

FRONTON.

APPROCHEZ, fille imprudente, cessez d'en imposer à votre pere... Apprenez à le connoître... Avez-vous donc cru que je serois assez lâche pour fuir avec vos richesses, & vous laisser ici dans la servitude?

GLICERIE.

Qu'entens-je? oh Ciel!

FRONTON.

Il n'est plus tems de feindre. Je sçai quel prix cette femme altiere exigeoit de vous, & quelle rançon vous avez promis... mais n'espérez pas que je consente à cet échange détestable.

GLICERIE.

Oh mon pere!... qui donc a pu vous apprendre?...

FRONTON.

C'est le frere de Nérine.

GLICERIE *à Nérine.*

C'est toi qui m'a trahie?

DAVE.

Non, Madame..... Vous sçavez que mon

...ien Maître Chrisobule de Samos......

GLICÉRIE.

Fortune ennemie, voilà le plus sensible de tes coups!... Mon pere, au nom des Dieux, acceptez les biens que le Ciel vous envoie, il n'est plus temps de les rejetter. Notre sort est fixé d'une maniere irrévocable. Vous êtes libre & je suis engagée.

FRONTON.

Ne t'en flatte pas... ou ta pitié cruelle n'aura servi qu'à creuser mon tombeau... Je retourne vers Eupolie reprendre les fers qu'elle te prépare... Garde-toi de reparoître à ses yeux... remporte dans Athènes tous les biens du sage Ariste... Pars, je te l'ordonne... Obéïs, ou tu verras mourir ton pere à tes yeux... un long esclavage n'a point affoibli dans mon ame la fermeté d'un Thrace. Le sort a pu m'opprimer; mais il n'a pas avili mon cœur... Non, je ne veux point être libre à ce prix... La servitude ou la mort. C'est à toi de choisir pour moi.

GLICERIE *à genoux.*

Mon pere, j'embrasse vos genoux, ne désespérez point votre fille malheureuse. Consentez à son bonheur... Les Dieux qui m'ont protégée dans Athènes, me feront encore propices dans Lacédémone. Quand j'aurai brisé vos fers, ils bri-

feront les miens une feconde fois... Il eft permis de compter fur leurs bontés quand on a rempli les devoirs facrés de la nature. Songez que fa Loi me l'a prefcrit, ce facrifice que votre vertu condamne. Croyez, mon pere que j'y trouve mon bonheur... Il ne tiendra qu'à vous d'y trouver le vôtre... une plus grande réfiftance de votre part feroit inutile... elle empoifonneroit le refte de ma vie, & fans doute, en abrégeroit le cours.

FRONTON.

Levez-vous, Glicérie.

GLICERIE.

Mon pere ?

FRONTON.

Vous m'avez entendu. Je perfifte dans mon refus.

NERINE.

Madame, le Seigneur Eucratès, notre hôte s'avance vers vous.

FRONTON.

Eh bien, je vais implorer fon autorité contre une pitié barbare qui m'outrage.

GLICERIE.

Il eft trop jufte pour me condamner.

SCENE

SCENE V.

GLICERIE, EUCRATÉS, FRONTON, NERINE, DAVE.

FRONTON.

[*à sa fille.*] [*à Eucratès.*]

Vous allez voir .... Seigneur, je reclame votre secours, votre amitié pour le sage Ariste, vos bontés pour son Epouse, qu'on veut réduire sous vos yeux à l'esclavage.

EUCRATÉS.

Que me dites-vous? Oh Ciel!.. Madame, vous ne devez point craindre un tel outrage... L'équité règne dans Lacédémone.... Si vous n'étiez pas ici sous la garde des Loix, vous y seriez sous la mienne.

GLICERIE.

Seigneur, connoissez nos malheurs & me procurez le seul adoucissement que je desire. Faites accepter à mon pere sa liberté que je viens d'acheter, & tous les biens de mon Epoux, dont vous êtes dépositaire.

FRONTON.

Que je la laisse à ma place dans la servitude!

EUCRATÉS.

Quel événement sinistre vous me faites entre-

voir? Reſpectable Glicérie, cet affranchi eſt votre pere?

GLICERIE.

Oui, Seigneur, & je venois ici pour offrir ſa rançon à l'Ephore Elatès. Mais Eupolie a rejetté tout autre prix que moi-même... Voyez ſi je n'ai pas dû me donner ſans balancer... Le même jour, Seigneur, me réduiſit autrefois avec mon pere, à la captivité. Affranchie par le ſage Ariſte, j'ai goûté vingt ans les douceurs d'une vie libre & tranquille, tandis que mon pere malheureux, gémiſſoit ſous le joug des Pirates inhumains... Voyez ſes cheveux blanchis par l'âge & les travaux... Voyez ſes mains défaillantes... N'eſt-il pas temps qu'il jouiſſe à ſon tour du repos & de la liberté!

FRONTON, *avec vivacité.*

Et c'eſt cette même vieilleſſe qui te condamne. Tu vois que la mort va bientôt finir toutes mes ſouffrances. Qu'importe à mon ſort quelques jours de plus ou de moins, paſſés dans un eſclavage que ma foibleſſe rend néceſſairement moins pénible, & qu'une longue habitude me rend encore plus ſupportable?... Mais ton âge, ton ſexe, ton état, te feroient éprouver dans la ſervitude un long & rigoureux ſupplice... Quand même je ſerois aſſez lâche pour y conſentir, la

nature me permettroit-elle de recueillir le fruit de tes souffrances ?

EUCRATÉS.

Dieux ! quel combat de générosité... Non, les cœurs d'Elatès & d'Eupolie ne peuvent être insensibles à cet héroïsme... Heureux pere... Fille respectable... Vous m'avez pris pour arbitre... Je puis vous satisfaire l'un & l'autre... Vous serez libres... Sparte auroit trop à rougir de ne pas honorer des sentimens tels que les vôtres... Elatés vient avec son Epouse... votre cause est la mienne.

SCENE VI.

ELATÉS, EUPOLIE, EUCRATÉS, GLICERIE, FRONTON, NERINE, DAVE.

GLICERIE, *à Eucratès.*

SEIGNEUR, je remets notre sort entre vos mains ; mais surtout que mon pere demeure libre.

EUCRATÉS, *à Eupolie.*

Madame, venez être témoin d'un combat qui doit intéresser une ame aussi noble que la vôtre... [*à Elatès.*] Et vous, Seigneur, jugez en Ma-

giſtrat ce qui convient à l'honneur de Sparte.

ÉLATÉS.

Quel combat !

EUPOLIE.

Je le devine.

EUCRATÉS, *à Eupolie.*

Madame, vous avez affranchi le pere, & la fille s'eſt offerte pour être votre eſclave.

FRONTON.

Vous n'avez pas dû l'accepter... Ma liberté ne peut jamais être à ce prix... Je la refuſe & je préfére la mort.

GLICERIE.

Madame, mon pere eſt libre... votre parole eſt ſacrée... Nérine prendra ſoin de ſes jours... Me voilà prête à vous ſuivre.

EUPOLIE, *à Fronton.*

Je n'ai plus de droits ſur vous... Glicérie m'appartient.

EUCRATÉS.

Quoi, Madame, vous auriez la cruauté?...

EUPOLIE, *à Eucratès.*

Seigneur, vous ſçavez que les Loix nous diſpenſent de rendre compte à perſonne du ſort de nos Eſclaves.

EUCRATÉS, *à Elatès.*

Quoi ! vous ſouffrez...

ELATÉS.

Ami, vous ſçavez les bornes de notre autorité.

EUCRATÉS, *avec dépit.*

Oui... Mais j'avois eſpéré que dans la maiſon du premier Magiſtrat de Lacédémone la vertu ſeroit mieux traitée... Elatès, votre Eupolie devient en ce jour à mes yeux auſſi vile que ſon Eſclave eſt reſpectable.

EUPOLIE.

Je devrois dédaigner de répondre à vos emportemens; mais je veux, Seigneur, me juſtifier devant vous... Qu'exigez-vous de moi?...

EUCRATÉS.

Ce que j'exige?... La liberté de Glicérie.

EUPOLIE.

Mais ſi cette Eſclave n'eſt plus en mon pouvoir... ſi j'en ai déja diſpoſé; puis-je manquer à ma foi & rétracter une parole ſolemnellement jurée?

GLICERIE

Dieux immortels!... vous me réſerviez ce dernier malheur.

EUPOLIE.

Oui, Seigneur... & c'eſt pour lui procurer un ort plus doux... Vous ſçavez que la ſervitude eſt honteuſe & pénible dans Lacédémone. Un

jeune Etranger, plein de graces & de vertus.

GLICERIE.

Ah! voilà le comble de l'outrage!

DAVE, *à Nérine.*

Ah je respire, c'est mon Maître.

GLICERIE.

[*avec vivacité, à Dave.*] [*à Eupolie, à genoux.*]
Ton Maître..... Madame, de grace, épargnez-moi cette opprobre... Je n'y pourrai survivre.

EUPOLIE.

Levez-vous, Glicérie... Peut-être votre sort vous paroîtra-t-il, tout-à-l'heure, moins cruel... Dave, faites venir votre Maître...

DAVE.

J'y vole.

NERINE, *à Glicérie.*

Madame, ne vous affligez point, son Maître, c'est...

GLICERIE, *avec vivacité.*

Et vous aussi Nérine... Tout le monde me trahit... Sage Eucratès, ne m'abandonnez pas... Oh mon pere!...

FRONTON.

Ah, ma fille! à quelles douleurs t'expose ton amour pour un malheureux pere!

EUCRATÉS.

Voyez cet Etranger, peut-être, je le dis avec honte, peut-être sera-t-il plus généreux que ces Lacédémoniens.

GLICERIE, *à Eupolie, à genoux.*

Non, je ne puis m'y résoudre... Madame, j'embrasse encore vos genoux... je suis résolue de... J'expirerai plutôt à vos pieds.

SCENE VII. ET DERNIERE.

ELATÉS, EUPOLIE, EUCRATÉS, GLICERIE, FRONTON, ALCIDONIS, NERINE, DAVE.

ALCIDONIS, *à part.*

QUE vois-je! Grands Dieux!

EUPOLIE, *à Alcidonis.*

Seigneur, venez recevoir de ma main votre Glicérie.

GLICERIE, *à genoux, les deux mains sur le visage.*

Non, je ne serai pas à lui... Barbare, respecte ma douleur, ou crains mon désespoir.

EUPOLIE.

Ma fille, ce n'est point un Maître, c'est un Epoux que je vous offre.

GLICERIE.

Non, Madame, je ne puis accepter ſa main, ni lui donner mon cœur...

EUCRATÉS.

[*à Alcidonis qui ſe trouble, & qui fait un vain effort pour parler.*]

Jeune Etranger, vous êtes attendri.

FRONTON.

Ma fille, tu triomphe, je vois couler ſes larmes.

ALCIDONIS, *appuyé ſur Dave.*

Le ſaiſiſſement étouffe ma voix... Ah, Madame! ah, Glicérie!...

GLICERIE, *ſe relevant avec vivacité.*

Quels ſons frappent mon oreille... Que vois-je... Dieux!... Alcidonis!... Nérine, je me meure... [*Elle tombe entre ſes bras.*]

ELATÉS, *à Eupolie.*

A quelle rude épreuve vous les avez mis l'un & l'autre.

EUPOLIE.

Ils me la pardonneront. C'eſt le triomphe de leur amour & de leur vertu.

ALCIDONIS, *à Eupolie.*

Vous êtes donc forcée d'approuver ma flâme?

EUPOLIE.

Oui, Seigneur, & vous, charmante Glicérie

voilà le Maître terrible que je vous ai destiné.

ALCIDONIS, *à Glicérie.*

Croyez que je n'ai point de part à ce cruel artifice. Vous êtes libre, Madame, Maîtresse de votre sort & du mien, c'est de vous seul que j'attends un aveu qui feroit tout mon bonheur.

GLICERIE.

Généreux Alcidonis, je ne crains pas de l'avouer, il en coûte à mon cœur pour vous refuser; mais vous voyez l'état de mon pere & le mien... Votre honneur m'est plus cher que mon amour... Je ne suis pas digne de vous, & je veux vous épargner une foiblesse, qui feroit ici, comme dans Athènes, une tache à votre gloire.

ELATÉS.

Cet effort la rend encore plus estimable.

EUPOLIE.

Ma fille, la noblesse de vos sentimens, approuvée dans Sparte même, vaut bien, aux yeux des Sages, la plus illustre origine.

EUCRATÉS, *à Fronton.*

Que signifient ces discours & ses nouveaux transports?

FRONTON.

Je l'ignore, Seigneur... Mais plus je le regarde, plus ses traits me rappellent... Ma fille, quel est cet Etranger?

GLICERIE.

C'eſt le diſciple le plus chéri du ſage Ariſte, Le fils du célébre Euribate.

FRONTON.

D'Euribate? qui commandoit la flotte Athénienne?.. Oui, c'eſt lui-même dont la reſſemblance m'avoit frappé... Seigneur, votre illuſtre pere nous fut uni par les liens de la tendreſſe & de l'hoſpitalité, dans les murs de Tinda. Mon frere Liſſus mourut entre ſes bras, Ambaſſadeur des Thraces auprès de votre République.

ALCIDONIS.

Ah, Seigneur, vous me comblez de joie. . . [*en montrant ſon épée.*] ce glaive que j'héritai de mon pere, eſt un préſent du ſage Liſſus. Euribate l'obtint en échange du ſien, dans les premiers jours d'une amitié qui dura juſqu'à leur mort.

FRONTON.

J'y reconnois, Seigneur, une des armes de notre pere, la lame doit être marquée d'un char d'or, à quatre Courſiers, & le nom de Pallas, fils de Rictos, notre Ayeul, doit étre gravé ſur la garde.

ALCIDONIS.

Oui, mon pere.... [*Il l'embraſſe.*]

EUCRATÉS.

Nous vîmes le Thrace Lissus, Ambassadeur dans Athènes.

EUPOLIE, *à Alcidonis.*

Mon fils, les Dieux ne vous laissent rien à desirer.

FRONTON.

Ma fille, je lis dans ton cœur. Le vertueux Alcidonis a sçu le toucher depuis longtems.... [*à Eupolie.*] Madame, leur himen & notre bonheur seront votre ouvrage... [*il prend la main de Glicérie, qu'il présente à Eupolie*].

EUPOLIE.

[*En joignant la main d'Alcidonis & celle de Glicérie.*]

Vos cœurs étoient faits l'un pour l'autre.

ALCIDONIS, *à Eupolie.*

Vous consentez enfin à ma félicité?

GLICERIE.

Oui, Seigneur, puisque ma naissance reconnue me permet de vous accepter pour Epoux, sans vous exposer à rougir.

ELATÉS.

Venez remercier les Dieux & prendre part à notre Fête.

DAVE, *se mettant au-devant de ceux qui sortent.*

Mesdames, & vous Seigneur, je vous de-

mande mille excuſes .., Mais on me promis la liberté avec la main de Nérine.

GLICERIE.

Quoi ! n'eſt-tu pas ſon frere & l'Affranchi d'un Citoyen de Samos ?

DAVE.

Mille pardons, Madame... Hélas! ni l'un ni l'autre.

GLICERIE.

Tu m'avois donc trompée ?

DAVE.

Oui, Madame... pour ſervir le Seigneur Alcidonis, mon Maître... Mais quand je ſerai libre, je ne tromperai plus perſonne. Le menſonge & la fraude ne conviennent qu'aux Eſclaves.

ALCIDONIS.

Viens au Temple de Pallas, recevoir la liberté en préſence de tous les Spartiates.

DAVE.

Avec la main de Nérine... ſous le bon plaiſir de Madame.

GLICERIE.

J'y conſens.

NERINE.

A condition que tu ſeras ſage;

DAVE.

Sage?... de reste... Tu l'es bien devenue; toi (à ce que tu dis, au moins,) pourquoi ne le deviendrai-je pas aussi?

TROISIEME INTERMEDE.

Divertissement.

APRÈS le troisieme Acte, les mêmes Troupes viennent comme dans le second Intermede, pour le sacrifice: quand tout le monde est placée comme au second Acte.

Après une pause, on joue un Prélude. La premiere Troupe des personnes avancées en âge s'avance gravement au son d'une marche.

Un Vieillard chante:

Citoyens & Guerriers; avec zèle & courage
On nous a vu remplir tous nos engagements;
Nos sens sont affoiblis; mais les glaces de l'âge
N'altèrent point nos sentimens.

Les Prêtresses chantent.

Que le bonheur & que la gloire
Accompagnent votre repos,
Qu'il dure autant que la mémoire
De vos vertus & vos travaux.

Le Chœur répete.

Que le bonheur, &c.

La Troupe danse gravement. Après la danse, les

Prêtreſſes reprennent: Que le bonheur, &c. & le Chœur répete, puis la premiere Troupe reprend ſa place.

Après une pauſe, la ſeconde Troupe s'avance plus leſtement, au ſon d'une entrée plus vive.

Un Guerrier chante.

Sparte nous a preſcrit le devoir glorieux
De maintenir ſes Loix & ſa puiſſance;
Rien ne peut altérer ce dépôt précieux,
Tout notre ſang eſt prêt pour ſa défenſe.

Les Prêtreſſes chantent.

Que le Dieu Mars rende vos armes
Terribles aux rivaux qui combattent nos droits,
Et que Pallas conſerve dans vos ames
Les ſentimens qui font régner les Loix.

Le *Chœur répete.*

La ſeconde Troupe danſe militairement.

Les Prêtreſſes reprennent.

Que le Dieu Mars, & le Chœur répete.

Après quoi la ſeconde Troupe ſe remet à ſa place.

Enfin après une autre pauſe, la troiſieme Troupe des Jeunes Gens s'avance très-vivement au ſon d'une muſique très-brillante.

Un Enfant chante.

Pendant le cours de notre enfance
Nous ſommes de l'Etat & l'amour & l'eſpoir,
Nous connoiſſons la Loi de la reconnoiſſance,
Et nous brûlons déja de remplir ce devoir.

Les Prêtreſſes chantent.

Que votre zèle, oh jeuneſſe chérie!

Par ſes progrès, vous rende tous les ans
Plus agréable à vos parens,
Et plus utile à la Patrie.

Les Enfans danſent très-leſtement, après leur danſe ; les Prêtreſſes reprennent & le Chœur répete.

Enfin, après les danſes, Elatès dit :

» Alcidonis, vous voyez qu'il y a auſſi des plaiſirs à » Lacédémone. « Alcidonis répond » Seigneur, ma Gli- » cérie vous a prouvé qu'il y a auſſi des vertus dans » Athènes ».

FIN.

APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier une Comédie intitulée, Alcidonis, ou la Journée de Lacédémone, & je n'y ai rien trouvé qui doive en empêcher l'impression. A Paris, ce 14 Février 1764.

COQUELEY DE CHAUSSE-PIERRE.

EXTRAIT DU PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, &c. Notre amé, le Sieur LONVAY, Nous ayant fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public, une Piece intitulée, Alcidonis, Comédie, &c. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer, faire vendre & débiter ledit Ouvrage pendant l'espace de trois années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Libraires, Imprimeurs, &c. d'en introduire d'Impression étrangeres, dans aucun lieu de notre obéissance. A la charge que ces Présentes seront enregistrées, &c. & qu'après la permission dudit Ouvrage, il en sera remis un exemplaire dans notre Bibliotheque publique, &c. Voulons qu'à la copie des Présentes, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier Notre Huissier ou Sergent, &c. Car tel est notre plaisir, donné à Paris, le seiziéme jour du mois de Mars 1768, & de notre Regne, le cinquante-troisiéme. Par le Roi en son Conseil.

Signé, LEBEGUE.

Registré sur le Registre XVII. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires, Imprimeurs de Paris, N°. 428. fol. 485. conformément aux Réglemens de 1723. A Paris, ce 18 Mars, 1768.

GANEAU, Syndic.